Recueil de nouvelles écrites ou dessinées
du concours **AAM 2026**

arc en ciel



« La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre. »

Numéro spécial **10/2026** **N°18**

AAM
Association des Anciens de la Météorologie

Recueil de nouvelles et de BD

Concours organisé par l'Association des Anciens de la Météorologie

Septembre 2026

Thème : ***« La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre ».***

Le jury du concours nouvelles 2026

Jean-Louis Champeaux, *Président de l'AAM.*

Isabelle Charon, *Membre de l'AAM et du Conseil d'Administration.*

Françoise Combes, *Astrophysicienne, Présidente de l'Académie des Sciences, marraine du concours.*

Michel Déqué, *Membre de l'AAM, chercheur en climatologie à la retraite.*

Christine Dreveton, *Membre de l'AAM et du Conseil d'Administration.*

Michèle Gaubert, *Membre de l'AAM, psychothérapeute et essayiste.*

Jean-Paul Giorgetti, *Membre de l'AAM et du Conseil d'Administration. Coordonnateur du jury.*

Maurice Imbard, *Secrétaire Général de l'AAM et membre du Conseil d'Administration.*

François Lalaurette, *Membre de l'AAM et du Conseil d'Administration.*

Marie-Hélène Pépin, *Membre de l'AAM.*

Serge Taboulot, *Membre de l'AAM et du Conseil d'Administration. Président de IRMa.*

Avant propos

Jean-louis Champeaux

Président de l'AAM

Il existe des phrases qui, dès leur lecture, ouvrent un champ à l'imagination. Celle choisie pour notre concours de nouvelles 2026 est de celles-là : « La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre. »

Pour des météorologues, anciens ou actifs, la pluie est d'abord un phénomène que l'on observe, mesure, analyse et prévoit. Elle appartient au domaine de la science. Pourtant, derrière les chiffres, les modèles et les cartes, elle conserve une part de mystère et de poésie qui accompagne l'humanité depuis toujours. Qui n'a jamais écouté la pluie tomber sur un toit, regardé les gouttes tracer leur chemin sur une vitre ou ressenti cette impression singulière qu'elles nous racontent quelque chose ?

C'est cette invitation à écouter le langage de la pluie que les participants ont relevée avec talent. Le jury a découvert des textes d'une remarquable qualité d'écriture, portés par des imaginaires très différents mais réunis par une même sensibilité. Les auteurs ont su faire parler les gouttes de pluie et entendre les réponses de la terre. Ils ont transformé une simple citation en une multitude d'histoires où se croisent l'enfance, la mémoire, la nature, la solidarité, le deuil, l'espérance et parfois même l'humour.

La richesse du thème tenait aussi à l'ambiguïté féconde du mot terre. Est-ce la terre que foulent nos pas, celle qui reçoit la pluie, nourrit les arbres, les fleurs et les moissons ? Ou bien est-ce notre planète, cette Terre qui voyage autour du Soleil depuis plus de quatre milliards d'années ? Les auteurs ont exploré ces deux dimensions avec une liberté et une inventivité qui ont souvent émerveillé le jury.

Cette réflexion prend une résonance particulière en raison de la présence de la marraine de notre concours, Françoise Combes. Astrophysicienne

de renommée mondiale, présidente de l'Académie des sciences et spécialiste des galaxies, elle consacre sa vie à l'étude de l'Univers et des mondes qui peuplent le cosmos. Son regard nous rappelle combien notre planète est modeste à l'échelle de l'espace : une petite sphère bleue parmi des milliards d'autres astres. Et pourtant, c'est sur cette planète singulière que tombent les gouttes de pluie, que naissent les océans, les forêts, les civilisations, les sciences et les oeuvres littéraires.

Peut-être est-ce là l'une des leçons de ce recueil : l'infiniment grand et l'infiniment petit se répondent sans cesse. Une goutte d'eau peut contenir un univers d'émotions ; une pluie peut faire naître un récit ; un simple mot peut ouvrir un monde.

L'Association des Anciens de la Météorologie est particulièrement heureuse d'avoir suscité cette conversation entre science et imaginaire. Au fil des pages qui suivent, chaque auteur apporte sa voix à ce dialogue millénaire entre le ciel et la terre. Les météorologues savent que la pluie participe au grand cycle de l'eau qui relie océans, nuages, rivières et continents. Les écrivains nous montrent qu'elle participe aussi à un autre cycle : celui des souvenirs, des rêves et des histoires qui circulent de génération en génération.

Je remercie chaleureusement tous les participants pour leur engagement et leur créativité. J'adresse également mes remerciements aux membres du jury pour la qualité de leurs échanges et de leurs délibérations. Je remercie Météo-France pour le soutien et l'aide apportés à l'organisation de ce concours. Je remercie Françoise Combes d'avoir accepté d'être la marraine de cette troisième édition du concours de nouvelles.

Puissent ces nouvelles permettre à chacun d'entendre, à sa manière, quelques-uns des mots que le ciel adresse à la terre.

Jean-Louis Champeaux
Président de l'AAM

Préface

Madame Françoise Combes,

Astrophysicienne,

Présidente de l'Académie des Sciences

En tant que marraine, j'ai pris un grand plaisir à lire toutes ces charmantes nouvelles. Elles sont un mélange merveilleux de science et de poésie. Avec une figure imposée : chacune doit intégrer la phrase : *La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre* ». Elles sont toutes bien réussies, de même que les bandes dessinées. Parfois faussement naïves, parfois pleines d'humour. Toutes se focalisent sur le climat de la Terre, qui évolue, et change à une vitesse alarmante. Et ceci à cause des gaz à effet de serre rejetés par les activités humaines, durant la combustion des ressources fossiles.

Bien sûr il y a eu dans le passé des périodes plus ou moins chaudes, et par exemple une longue époque froide, de 1645 à 1715. Paradoxalement, cette période coïncide avec le règne de Louis XIV, le roi Soleil ; elle est due au minimum de Maunder, pendant lequel le Soleil a beaucoup réduit son activité magnétique. Le nombre de taches solaires a considérablement baissé durant toute cette époque froide, alors que normalement le nombre de taches augmente et diminue avec une période de 11 ans, correspondant à l'inversion des pôles Nord et Sud magnétiques.

Que se passe-t-il sur les autres planètes ? Mars, dix fois moins massive que la Terre, s'est refroidie bien plus vite. Elle possédait une atmosphère autrefois, avec de l'eau, mais les courants internes dus aux gradients de température, responsables par dynamo du champ magnétique, ont disparu. Sans bouclier magnétique, le vent solaire a détruit et évaporé l'atmosphère, et Mars n'est plus vivable. Il y a toutefois des orages sur Mars : le

rover Perseverance les a entendus. Mais ce sont des tempêtes de poussières.

Vénus a une masse plus semblable à la Terre, elle a gardé une atmosphère très dense et très chaude. Comme elle n'a pas non plus de champ magnétique, le vent solaire lui grignote son atmosphère, progressivement. Son atmosphère, composée à plus de 96 % de dioxyde de carbone, souffre d'un très grand effet de serre qui en fait la planète la plus chaude du Système solaire, avec une température de 462°C, et une pression de 92 fois plus élevée que celle sur Terre. S'il y pleut c'est de l'acide sulfurique, ce ne sont pas des mots doux qui sont envoyés du ciel !

Face à ces deux extrêmes inhabitables, la Terre reste, en l'état actuel de nos connaissances, la seule oasis du système solaire à posséder une atmosphère protectrice, riche en oxygène et en azote, capable de maintenir l'eau liquide et d'abriter la vie. Une ode bienvenue pour rappeler que notre planète est, pour l'instant, notre seul et unique refuge.

Puissions-nous la garder agréablement vivable !

Le mot de Jean-Paul Giorgetti

Coordonnateur du Jury

Mesdames, Messieurs,

Chers auteurs, membres du jury et amis de l'écriture, Cher Président et Chère madame Combes, marraine de cette édition 2026.

C'est avec un grand plaisir que nous nous retrouvons aujourd'hui pour célébrer les lauréats de notre concours de nouvelles, placé sous un thème aussi poétique qu'inspirant :

« La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre. »

Cette phrase nous invite à lever les yeux vers le ciel, à écouter le murmure de la pluie et à imaginer les messages qu'elle transporte. Car la pluie n'est pas seulement un phénomène naturel : elle est mémoire, émotion, promesse, parfois mélancolie, parfois renaissance.

Les participantes et participants à ce concours ont su entendre ces mots invisibles. Ils ont transformé les gouttes en récits, les averses en aventures, les ondées en confidences. Chaque nouvelle reçue a révélé une voix singulière, un regard unique porté sur le monde et sur cette conversation éternelle entre le ciel et la terre.

Le jury a eu la tâche passionnante mais difficile de départager des textes d'une grande richesse. Nous avons découvert des histoires émouvantes, surprenantes, sensibles ou audacieuses. Toutes témoignent de la vitalité de l'imagination et du pouvoir des mots.

À travers ce concours, nous voulons célébrer bien plus que des prix : nous célébrons le goût de raconter, la liberté de créer et la capacité de la littérature à relier les êtres humains, comme la pluie relie le ciel à la terre.

Je tiens à remercier chaleureusement tous les participants. Votre engagement, votre talent et votre confiance ont fait de cette édition un véritable succès. Mes

remerciements vont également aux membres du jury pour leur disponibilité, leur rigueur et leur passion.

Mesdames et messieurs les candidats, « ce soir, les mots ne tombent plus du ciel : ils brillent dans les pages que vous avez écrites ».

À présent, vient le moment que nous attendons tous : celui de découvrir les nominés et les lauréats. Qu'ils soient félicités pour la qualité de leur travail et l'émotion qu'ils ont su transmettre.

Que cette distinction les encourage à poursuivre leur chemin d'écriture, et que tous les participants continuent à faire entendre leur voix, car chaque histoire mérite d'être racontée.

Je vous remercie de votre attention et vous souhaite une très belle cérémonie de remise des prix.

Félicitations à toutes et à tous.

Sommaire

13 Les lauréats

15 1er Prix

21 Prix jeune

25 Prix de l'humanisme

30 Prix du conte poétique

33 Prix de l'émotion

40 Prix de l'originalité

48 Bande dessinée 1er prix

53 Bande dessinée 2e prix

56 Nouvelles sélectionnées par le jury

Les lauréats

	Les auteurs (trice)s	Titres des nouvelles
1er Prix	BERNOT Régine	Les noms de la pluie
Prix Jeune	CEBRON Chine	Que dit la pluie ?
Prix de l'humanisme	ITOUA-NDZANGA Guy Fabrice	Ceux qui marchent entre ciel et terre
Prix du conte poétique	COULON Guillaume	Le saule pleureur
Prix de l'émotion	DELACROIX Gennady	L'archiviste des orages
Prix de l'originalité	BENENCHEIKH Kamel	Les pluies de Marilla
1er Prix BD	DURROUX Alexia	+ RA OVC
2e Prix BD	CHEVILLARD Philippe	La girouette

Textes retenus par le jury

Les auteurs (trice)s	Titres des nouvelles
DESLOT Bruno	Les mots isobares
BAIJOT Lionel	La pluie qui n'arrivait pas
DARMANIN Jeannine	Dernier virage
GOHIER Patrick	Brumes écossaises
LESEUR Romane	L'enfant qui apprenait à lire le ciel
MAGNIEZ Chloé	Sur le banc
FAVENNEC Lionel	Entre ciel et terre
GHERMA Naima	Les mots qu'il reste
POUJOL Virginie	De l'eau à la bouche

1er PRIX

Les noms de la pluie

Régine BERNOT

Dans le gîte loué pour les vacances, l'humeur n'est pas au beau fixe. Trois jours qu'ils sont tous là, trois jours que la pluie tombe sans discontinuer. Alors, quand les adultes se chamaillent en jouant aux cartes, Zéphyr s'ennuie.

Ils sont trois frères, comme Riri Fifi et Loulou les neveux de l'oncle Donald, aime clamer Paul, le benjamin espiègle de la fratrie. Ou trois comme les rois Mages précise l'aîné Romain, le savant de la famille. Quant à Damien, le cadet et père de Zéphyr, il préfère évoquer le jeu pierre-papier-ciseaux qui lui rappelle leurs rivalités d'enfant.

Avec eux, il y a tante Claire, la femme de Romain, qui mène son monde à la baguette sauf Zéphyr qui a droit à sa tendresse parfois embuée de larmes. C'est qu'il n'a plus de mère depuis que celle-ci a décidé d'aller vivre là-haut dans les nuages. Il sait qu'il ne la reverra plus, elle s'est évaporée comme une goutte d'eau. Mais Zéphyr continue à lui parler dans sa tête, c'est leur secret.

La famille ne serait pas au complet si on oubliait Typhon, le Fox terrier de Romain. Contrairement à ce que laisse entendre son nom, c'est un chien calme et joueur. Mais pour l'instant, Typhon dort dans son panier et la partie de cartes est interminable. Zephyr a envie d'aller jouer dans le petit jardin qui entoure le gîte. Il a le droit, à condition de ne pas sortir dans la rue.

Il enfile son ciré jaune, ses bottes orange, un joli petit poussin comme aime à l'appeler oncle Paul. Il ouvre la porte sans faire de bruit, se faufile à l'extérieur. Le voilà prêt à affronter l'averse.

Dehors, une pluie fine mais obstinée tombe sans bruit, lavant les feuillages et formant des flaques où viennent s'ébattre des oiseaux téméraires. Tête levée, Zéphyr contemple la couette sombre des nuages qui lâchent leurs gouttes d'eau comme si on les essorait. C'est la force de gravité qui forme

les précipitations, c'est oncle Romain qui le lui a expliqué. Il sait aussi que toute cette eau qui tombe sur sa tête retournera au ciel en s'évaporant, et ce sont toujours les mêmes gouttes de pluie qui nous mouillent. Il se demande si sa mère s'est baignée dans cette eau cristalline avant qu'elle ne vienne lui mouiller le visage. Peut-être qu'elle y a mêlé quelques larmes. Zéphyr sort sa langue, la tire bien fort pour recueillir quelles gouttelettes de ce nectar, mais ça n'a aucun goût. Il se souvient alors que sa mère lui disait que lorsqu'on est loin de la personne qu'on aime, il suffit de penser très fort à elle pour la sentir prés de soi. Zéphyr ferme les yeux et offre son visage à l'ondée qui glisse le long de son nez, sur ses joues et se faufile dans son cou. Il sourit parce que ça le chatouille, comme quand sa mère effleurait de ses doigts la peau de sa nuque. Il reste ainsi un moment jusqu'à ce qu'il frissonne de froid.

Pour se réchauffer, il décide d'aller sauter dans les flaques.

« Mais qu'est-ce qu'il t'a pris, nom d'un petit bonhomme ! » s'exclame tante Claire en le bouchonnant énergiquement avec une serviette rêche. Il est rentré du jardin trempé jusqu'aux os, les vêtements maculés de boue. « Si je ne t'avais pas sorti de là, tu aurais attrapé une bonne crève ! » Zéphyr ne répond pas, il sourit à Paul qui, dans le dos de Claire, lui adresse une affreuse grimace.

Il ne veut pas faire de peine à sa tante qui a beaucoup d'amour pour lui, mais quand-même moins que sa mère. À cinq ans, il est encore petit mais il sait bien que la pluie ne lui veut aucun mal. Bien au contraire puisque, quand elle tombe tranquillement sur la terre, elle va désaltérer les plantes et les animaux et remplir les rivières, les lacs et les sources qui se cachent en profondeur. Quand elle aura bien fait son travail, elle s'envolera vers le ciel et ira se reposer dans les nuages jusqu'à la prochaine averse. C'est drôlement bien fait et on appelle ça le cycle de l'eau, c'est oncle Romain qui lui apprend toutes les choses compliquées qu'il a étudiées dans son école de savants. Il est hydrologue et ça n'a rien à voir avec le psychologue que Zéphyr va voir depuis que sa maman a décidé de vivre dans les nuages.

Le soir, les adultes et l'enfant se serrent autour de la table où trône un gratin de macaronis au fromage. Sa croûte est dorée comme la peau d'un vacancier qui a vu le soleil, ironise Paul.

« Au moins, tu n'attraperas pas un cancer de la peau ! » affirme Claire en remplissant généreusement les assiettes tendues. Tous rient, sauf Zéphyr, perdu dans ses pensées.

« Toujours dans les nuages, mon chaton ? » lui murmure son père.

« Justement, les nuages, s'anime soudain l'enfant, comment ils savent quand ils doivent pleuvoir ? Est-ce que ça vient tout seul, comme quand on est triste et qu'on pleure ? Tonton Romain, tu le sais, toi ! »

Le front de l'oncle se plisse. Comment expliquer à son jeune neveu que, dans la tiédeur du nuage, les gouttes d'eau grossissent par condensation de la vapeur d'eau et s'agrègent les unes aux autres ? Lorsqu'elles deviennent trop lourdes pour être maintenues en suspension dans l'air, elles tombent vers le sol.

Il n'a pas le temps de trouver une formule simple et imagée pour expliquer la formation des pluies, Paul vient de lui ravir la parole.

« La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre. C'est un dialogue entre eux. »

« Bravo ! Tu as le sens de la formule ! »

Ses frères applaudissent.

« Mais… comment ils font, ils ne savent pas parler ! »

La remarque ingénue de l'enfant déclenche les rires.

« On n'a pas besoin de mots pour se comprendre. Tiens, comment il fait, Typhon, quand il veut manger ? »

A son nom, le toutou lève le museau et agite les oreilles, mais c'est Zéphyr qui répond du tac au tac.

« Moi, je sais ! Il pousse sa gamelle avec sa patte et il fait un drôle de bruit qui veut dire : j'ai trop faim moi ! »

On rit encore avant que Romain ne donne l'explication scientifique.

« Eh bien, c'est pareil entre la terre et le ciel, ils ont leur langage qu'on essaie de décrypter pour mieux comprendre les interférences et prévoir, mesurer les précipitations. »

« Précipitations ? s'étonne l'enfant. Mais la maîtresse, elle veut pas de précipitation quand la cloche sonne. On doit se mettre en rang sans crier, sinon c'est la pagaille elle dit et elle nous punit. »

« Là, on parle de précipitation atmosphérique, ce qui englobe toute forme de pluie. D'ailleurs, connais-tu d'autres mots pour nommer la pluie ? »

Zéphyr réfléchit, il veut répondre juste pour que son oncle soit fier de lui. Peut-être que, quand il sera grand, il pourra entrer comme lui à l'école des savants. Il énumère en comptant sur ses doigts : « l'averse, la giboulée le cyclone, le typhon mais pas ton chien, tonton ! »

« C'est bien, Zéphyr, tu as bien retenu. Il y a aussi la bruine, la neige, le grésil, la grêle, la neige fondante, la … »

« … la vache qui pisse ! »

L'enfant est fier de sa trouvaille qui provoque l'hilarité des grands.

« Mais d'où tu sors ça toi ? » s'étonne son père.

« Ben, c'est papy qui dit qu'il pleut comme vache qui pisse ! »

« Et celle-là, s'écrie Damien, elle est plutôt cocasse : ça tombe comme à Gravelotte ! »

« Pourquoi Gravelotte ? Ça barbotte sévère par là-bas ? » tente Paul.

« En fait, poursuit Damien, il s'agit d'une bataille sanglante qui opposa la France à la Prusse en 1870, enfin je crois… En tout cas, bataille ou pas, la pluie nous est indispensable. Elle rafraîchit l'atmosphère en évaporant l'eau de la surface de la terre et en réduisant les températures. Sans la pluie qui désaltère, il n'y aurait pas de vie sur terre. »

C'est Claire qui enchaîne : « La langue française est riche d'expressions

pour dire qu'il pleut. On connait tous : il tombe des cordes, ou bien des hallebardes, on encore il pleut à seaux. Mais je vais vous dire ma préférée : c'est la fête à la grenouille. »

« Oui moi aussi, je l'aime bien celle-là ! » Et de sa voix fluette, Zéphyr entonne sa comptine :

« Il pleut, il mouille
c'est la fête à la grenouille
il mouille, il pleut
c'est la fête au poisson bleu. »

On applaudit à tout rompre, pour le chanteur et pour le dessert, une tarte aux pommes, que vient d'apporter Claire.

La soirée se poursuit, joyeuse malgré le temps maussade qui a sévi toute la journée.

« C'est quand même incroyable, s'exclame Damien, que l'on puisse s'amuser de la pluie alors qu'elle nous a gâché nos premiers jours de vacances ! »

La journée a été longue pour Zéphyr dont les yeux papillotent. Son père annonce qu'il est temps d'aller se coucher.

Zéphyr a le droit de choisir qui lui racontera une histoire avant de s'endormir, et il désigne Paul, le tonton plein de fantaisie.

« Je vais te réciter le poème d'un grand poète qui s'appelle Paul Verlaine ».

« Paul Comme toi, tonton ? »

« Oui, comme moi, C'est peut-être pour ça que j'aime autant la poésie. Écoute, ça parle de la pluie.

« Il pleure dans mon coeur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon coeur ?

Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un coeur qui s'ennuie,
Ô le chant de la pluie ! »

Le pouce dans la bouche, Zéphyr l'écoute et sent toute la tristesse contenue dans le poème se déverser dans son petit coeur d'enfant. Il pense à sa mère qui savait si bien lui raconter des histoires fabuleuses. C'est son tour à présent d'en inventer d'encore plus fantastiques. Il les racontera aux nuages qui les répéteront à sa mère.

Puisque les mots descendent du ciel dans les gouttes d'eau, ils peuvent très bien y remonter en s'évaporant.

Et il s'endort en serrant fort son ours en peluche qui a gardé l'odeur de sa mère.

PRIX JEUNE

Que dit la pluie ?

Chine CEBRON

La jeune fille était assise dos à nous, ses omoplates reposaient contre nos pierres rêches. Ses paupières étaient fermées avec force. Ses sourcils poussaient l'un vers l'autre. Nous ne savions pas si c'était un souci qui les mettait ainsi en conflit, ou bien la lumière du soleil qui agressait ses yeux.

Elle était fermée au monde. Derrière ses paupières obstinément closes, elle essayait de peindre son visage. Elle ne l'avait pas vu depuis le début de la guerre. Pendant l'occupation, elle avait résisté au désespoir. Les printemps s'étaient succédé depuis la libération. À présent, elle résistait à l'oubli de ceux qui n'étaient jamais revenus. Elle n'avait pas cessé d'attendre, s'efforçant de se rappeler. Des réminiscences chaviraient parfois ses rêves. Les traits hésitaient, se dessinaient vaguement, d'un reflet vacillant, incertain de sa fidélité. Elle semblait par moment pouvoir saisir au vol une expression reconnaissable, fugace. Mais quand le tableau gagnait tant soit peu en précision, l'apparition s'évanouissait. L'impression d'avoir effleuré quelque chose d'intangible lui laissait un goût de mirage parti en fumée. Plus elle se concentrait, plus l'image devenait floue ; elle lui dédaignait sa réalité, se refusant à sa rêverie. Plus elle se prêtait à l'exercice, plus les formes et les couleurs s'embrouillaient, se chamaillant les égards du pinceau. Son souvenir vieillissant s'enfuyait. Les bribes disparates de son rêve s'évaporaient comme de la brume au réveil, s'échappant d'entre ses doigts ensommeillés.

Elle posa ses paumes contre ses yeux. Quelques rayons de lumière se faufilèrent dans le noir, s'infiltrant dans l'obscurité de sa mémoire. Elle aperçut une lueur : l'éclat rieur d'un regard, qui ricocha sur sa peau en une houle de frissons. Là. C'était ça. Elle se raccrocha à ce fragment. Une main se posa sur son épaule. Son souvenir sursauta, s'échappa de sa prise, et disparut. Elle ouvrit grand les yeux et les narines, le monde extérieur s'engouffra en elle. Face à elle, son amie lui souriait. Ses mains lui disaient :

- Iris, la pluie commence à tomber. Viens.

Elle baissa doucement la tête – oui, je vais rentrer – et la releva. C'est alors seulement qu'elle prit conscience des gouttes d'eau tiède qui s'écrasaient sur sa tête, ses bras, ses jambes. « La pluie tombe, chaque goutte d'eau est un mot du ciel qui s'adresse à la terre » pensa-t-elle. Elle écoutait ces mots qui criblaient sa peau, un message en braille, un message trop ignoré.
Son amie lui tendit la main, elle l'accepta et se leva. Avant de rentrer dans la maison, Iris tourna la tête pour nous jeter un dernier regard. Elle reviendrait ce soir, nous l'attendrions.

La roche porte l'histoire. Nous nous souvenions, bien que nous ayons perdu le compte des pluies tombées depuis lors. L'eau avait coulé sous les pierres.
Nous nous souvenons d'un temps, où les bombes n'avaient pas encore abîmé la terre. Un temps où deux enfants jouaient dans l'herbe à nos pieds, nous escaladaient, et sautaient depuis notre dos. La dernière fois que nous avons servi ainsi de terrain de jeu – nous ne savions pas alors que c'était la dernière – Iris avait six ans. Quand les parents du petit garçon arrivèrent, et hélèrent leur fils, les gamins se jetèrent à terre. Par la hauteur de l'empilement de nos pierres, nous les couvrions des regards. Dans l'appel des adultes, quelque chose brisa l'air joyeux du moment. Leurs voix vibraient de peur. Un vent d'urgence fit frissonner les enfants tapis au sol. Le ciel changea, le soleil partit se réfugier derrière les nuages. La pluie perça les cieux, et s'abattit sur la terre. Iris entendit la voix de sa mère, derrière l'orage grondant : « Ils arrivent ! Les Allemands sont au bout du chemin. Vous devez partir ! Passez par la forêt du bas, nous les retarderons. » dit-elle aux parents du garçon. À ces paroles, les deux fugitifs accoururent vers nous. Ils sautèrent par-dessus le muret, et par-dessus les enfants tapis à nos pieds d'un même bond. « Saga ! Tu es là ! » s'exclama sa mère. Elle le saisit par les aisselles, et le porta sur le dos de son père. Ils reprirent leur course affolée vers les bois. « Attendez ! » cria la petite fille. Elle leur courut après, fuyant un danger qui lui était inconnu. La mère de Saga s'arrêta, posa ses mains sur les fines épaules la fillette : « Tu restes ici Iris, retournes à la maison. » Puis elle se retourna et disparut à grandes enjambées sous le couvert des arbres avec sa famille. La fillette aurait voulu crier pour les rappeler. Mais aucun son ne sortit de sa bouche entre ouverte. Les larmes muettes et les gouttes d'eau brouillèrent sa vue. Dans les semaines qui suivirent, il plut plus de bombes que de gouttes de pluie. Le fracas était plus assourdissant que l'orage. Les détonations fai-

saient hurler de peur la petite, si fort que nous l'entendions depuis dehors. Les explosions ou ses cris lui firent perdre peu à peu l'audition. Elle cessa d'entendre leur bruit, mais sentait le sol trembler dans ses os. Ses cris cessèrent, remplacés par des sursauts à chaque soubresaut de la terre éventrée par les déflagrations.

Dix ans s'étaient écoulés depuis la fin des bombardements. Les ombres étendaient la nuit, la pluie de l'après-midi avait cessé. Le fond de l'air était frais, mais nous émanions encore de toute la chaleur emmagasinée par le soleil de la journée.
Quelqu'un arriva avant la fille. Nous devinions la silhouette d'un garçon pas très grand. Les insomnies avaient mené ses pas funambules jusqu'au carré de terre que nous bordions. Cet endroit ressemblait au rêve qu'il ressassait chaque nuit. Une terre inconnue aux allures de terrain connu. Les nuages voilant par instants la lune lui étaient familiers. Les arbres semblaient le reconnaître, agitant doucement leurs branches pour le saluer.
Il cherchait quelque chose, sans trop savoir quoi. Une impression le pourchassait, imprégnait ses sens engourdis. Il attendit. Un instant passa, en trépassant un autre. Le temps mourrait. Son coeur battait la pulsation de la nuit.
Dans un souffle nocturne, la fille apparut. Elle marchait sur le muret, par petits pas furtifs, jouant avec sa peur de tomber, comme avant. Nous sentions ses appuis sur nous, légers mais sûrs. Elle n'avait pas vu le garçon. Ce dernier, fit un pas en arrière de surprise. Une branche craqua. La fille ne réagit pas. Elle n'avait rien entendu. Saga retint son souffle. Plus un bruit. Et la regarda s'asseoir au bord des pierres, les pieds dans le vide. Ne sachant comment s'énoncer, il fit semblant de ne pas l'avoir vu. Il s'avança à la lumière de la lune, suivit de son ombre. Il fit quelques pas hasardeux dans l'herbe, et trébucha dans le noir. Il retrouva son équilibre, et regarda ses pieds penauds. Le sang afflua à ses pommettes, soudainement devenues très chaudes. La nuit complice les camouflait. Embarrassé, il jeta un regard à la dérobée à la fille du muret. Elle n'eut pas le temps de voir ses yeux, jouant à cache-cache dans la nuit.
Que faire ? Dans l'indécision, il vécut l'instant le plus long de sa vie. Trois secondes. L'hésitation. Avant d'oser lever à nouveau les yeux vers elle. Iris put enfin voir son regard. Un éclat dans la pénombre. Le temps frémit. Ils échangèrent un sourire, qui dansa dans leur oeillade. Un étrange sentiment de déjà-vu habitait ce sourire. « On s'connaît... Non ? » semblait-il dire.
Les lèvres du garçon remuèrent. Iris le regardait, mais ne répondit pas. L'incompréhension voilait son visage. Elle posa ses mains sur ses oreilles,

puis sur sa bouche. Elle bougea ses mains. Il la regardait, perplexe, mais ne répondit pas. La compréhension éclaira son visage.
Elle lui fit signe de s'approcher. Et lui tendit la main. Son geste resta suspendu un instant, puis il l'accepta. Elle tira pour l'aider à la rejoindre sur le muret. Nous portions à présent sur nos épaules ces deux jeunes gens oscillants entre distance et familiarité. Deux êtres à un croisement. Une goutte tomba du ciel, et s'écrasa sur leurs mains jointes. Puis une autre, dégringolant des nuages. Iris ne bougea pas. Saga non plus. Elle écoutait attentivement. Il la regardait, et tendait l'oreille. Le bruit était doux. La pluie criblait sa peau, déversant sur eux ce que les nuages ne pouvaient plus retenir. Qu'est-ce donc qu'ils portent de si lourd, que cela nous tombe sur la tête ? La pluie, en une fidèle messagère, délivrait leurs mots.
Iris leva le visage vers le ciel, et but ses mots. Elle, comprenait. Elle parlait la même langue. Le garçon ne connaissait pas cette langue, aucune leçon de la vie ne lui avait enseigné. Les notions lui échappaient. Il aurait aimé comprendre. Il avait tant de questions. Que s'était-il passé durant toutes ces années ? Comment avaient-ils fait pour se retrouver ? La pluie restait mystérieuse, elle avait un secret. Elle avait voyagé dans le temps, dans les cours d'eau, les rivières, les fleuves et les océans. Elle avait vu tant de choses, et lavé tant de blessures de la terre écorchée. De ce périple, elle était revenue, des années plus tard, pour glisser sur eux. Elle était au rendez-vous. Elle se mêlait à leurs larmes, roulait sur leurs joues, et lavait leur peine. Il pensa que si les murs pouvaient parler, ils lui raconteraient, ce que la pluie leur confiait. Mais nous n'avions pas les mots. Certaines choses ne peuvent être dites. Il lui faudra prendre le temps. Il faudra être patient.

Il faudra apprendre à parler la langue de la pluie.

PRIX DE L'HUMANISME

Ceux qui marchent entre ciel et terre

Guy Fabrice ITOUA-NDZANGA

La première fois que Fabrizio avait mis le pied à Mulhouse, la pluie tombait à verse. Il en gardait surtout le bruit : un martèlement obstiné sur la tôle des abris de bus, sur les toits plats des entrepôts, sur la capuche trop fine qu'on lui avait donnée au centre d'hébergement. Depuis, il avait l'impression que l'automne ne finissait jamais vraiment ici, qu'il se contentait de changer de date sur le calendrier.

Ce matin-là, il ouvrit les yeux avant le réveil collectif. Dans le dortoir, la respiration des autres formait une mer irrégulière, faite de soupirs et de ronflements. Il resta allongé quelques minutes à fixer le plafond jauni, à écouter, derrière les murs, la pluie qui reprenait sa conversation avec la ville. Une phrase lui traversa l'esprit, sans qu'il sache très bien d'où elle venait : « La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre ». Il la répéta mentalement, comme on tourne une pierre entre ses doigts pour en sentir les aspérités.

Chaque goutte, un mot. Mais à qui s'adressaient ces mots quand on n'avait plus de pays, plus de maison, plus qu'un lit superposé assigné par un numéro ? Il se leva, s'habilla en silence, enjambant les sacs posés au sol, les chaussures alignées comme des confessions muettes. Au fond du couloir, la fenêtre donnait sur la cour intérieure. Le bitume y brillait déjà, constellé d'ondes circulaires. Fabrizio posa la main sur le carreau froid. L'automne, ici, avait le visage d'une pluie sans visage.

Il consulta l'heure sur son téléphone. Il avait le temps de passer au Secours populaire avant l'ouverture de l'accueil. Depuis quelques semaines, il s'y rendait presque chaque jour. On l'avait d'abord regardé avec curiosité : un demandeur d'asile venu faire du bénévolat, ce n'était pas si courant. Puis les regards s'étaient faits plus simples, plus naturels. On ne disait plus « le demandeur d'asile », on disait « Fabrizio ». Cela lui paraissait déjà énorme.

Il sortit du centre en remontant le col de sa veste. Dehors, la pluie épaississait l'air, effaçait les contours des bâtiments. Les arbres bordant le trottoir perdaient leurs feuilles en silence, comme si elles intériorisaient la chute. Chaque pas faisait éclore de petites gerbes d'eau. Fabrizio marcha d'un rythme régulier, laissant ses pensées se mêler au ruissellement. Il se surprit à imaginer que les gouttes transportaient des phrases dans une langue qu'il avait peut-être connue enfant, une langue avant les langues, faite de pur lien.

Au Secours populaire, l'odeur du café chaud et des cartons humides l'accueillit. On déchargeait des palettes, on classait des paquets de pâtes, des boîtes de conserve, des manteaux. La pluie tambourinait sur la tôle du hangar, rendant les voix un peu plus intimes, comme si chacun parlait au creux de l'oreille d'un autre.

− Salut, Fabrizio ! lança Claire, une bénévole aux cheveux gris qui semblait toujours pressée et toujours disponible à la fois. Tu peux commencer par trier les vêtements là-bas ?

Il acquiesça, enfila un gilet vert trop large, et se dirigea vers la montagne de sacs en plastique. Il aimait ce travail répétitif : ouvrir, déplier, évaluer, plier, ranger. Cela lui donnait l'impression de remettre un peu d'ordre dans quelque chose, même si ce n'était que dans un tas de vestes dépareillées. Sur une étiquette, il lut le nom d'un magasin qu'il ne connaissait pas. Il imagina la personne qui avait acheté ce manteau un jour de soldes, puis celle qui l'avait donné, un matin de tri dans un appartement chauffé. Il y avait des vies entières dans les plis de ces tissus.

À mesure que la matinée avançait, les personnes accueillies commencèrent à affluer : des femmes seules, des couples âgés, des familles avec enfants. Fabrizio se retrouva à l'entrée, chargé d'orienter, de sourire, de cocher des noms sur une liste. Les mots lui manquaient parfois, mais le regard faisait le reste. Il savait ce que c'était que de franchir une porte en ayant l'impression de ne pas être à sa place, de devoir justifier sa présence. Alors il ouvrait grand, non seulement la porte, mais aussi ses épaules, son visage, comme pour dire : « Tu peux entrer. Ici, tu n'es pas de trop ».

À midi, la pluie redoubla, et le bruit sur le toit fut tel qu'il fallut hausser la voix pour se parler. Claire fit signe à Fabrizio de faire une pause. Ils s'assirent près d'une table encombrée de papiers, avec deux cafés fumants.

− Alors, comment ça va aujourd'hui ? demanda-t-elle.
Il chercha ses mots en français.

− Ça va… quand je viens ici, je me sens… comment dire… moins invisible.
Claire hocha doucement la tête.

− Tu sais, beaucoup de gens qui viennent nous voir se sentent invisibles. Toi, tu les vois.

C'est déjà énorme.

Il regarda la fenêtre, striée de traînées d'eau.

− Chez moi, quand il pleuvait comme ça, on disait que Dieu parlait, dit-il en souriant. Ici, vous dites quelque chose pour la pluie ?

Elle réfléchit.

− On râle, surtout, répondit-elle en riant. Mais j'aime bien ton idée. Dieu qui parle… Et toi, tu comprends ce qu'il dit ?

Fabrizio resta un instant silencieux.

− Je ne sais pas. Peut-être qu'il dit juste : « Je suis là », ou peut-être qu'il dit des choses différentes à chacun.

Ils burent leur café en écoutant le grondement uniforme. Fabrizio repensa à la phrase du matin : « La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre. » Peut-être que ces mots n'étaient pas faits pour être traduits, mais pour être ressentis. Comme les gestes simples qu'il faisait ici : tendre un sac, indiquer une chaise, chercher un manteau à la bonne taille. Peut-être qu'ils étaient, eux aussi, une manière pour le ciel d'adresser quelque chose à la terre.

L'après-midi, un homme arriva, trempé jusqu'aux os, sans manteau. Il tenait un sac plastique troué dans lequel quelques vêtements se battaient en duel.

− Bonjour, dit Fabrizio. Vous êtes déjà venu ici ?

L’homme secoua la tête, les yeux baissés. Sa voix était presque inaudible.

− Non, c’est la première fois.

Fabrizio lui sourit.

− Venez, on va trouver quelque chose pour vous.
Il le guida jusqu’au rayon des manteaux, fouilla, sortit une parka bleu marine, encore en bon état. L’homme la passa, hésitant.

− Ça va ? demanda Fabrizio.

L’homme leva les yeux, et dans ce bref regard, il y eut une reconnaissance immédiate, sans pays, sans langue.

− Oui, murmura-t-il. Merci.

La pluie, dehors, semblait applaudir contre les vitres. Fabrizio sentit quelque chose se détendre en lui, une corde invisible qui cessait enfin de vibrer dans le vide. Il pensa à la décision qui le hantait depuis des semaines : rester ici, tenter de construire quelque chose dans cette ville grise, ou repartir vers un autre pays où, disait-on, les procédures étaient plus rapides. Jusqu’ici, il avait toujours reporté le choix, le remettant à plus tard, comme on repousse une lettre à écrire.

Quand le flux des visiteurs se calma, en fin de journée, il sortit un carnet de sa poche. C’était un petit cahier à la couverture bleue, qu’on lui avait donné dans une association de soutien aux demandeurs d’asile. On leur avait dit : « Écrivez, votre histoire compte ». Il n’avait pas osé, d’abord. Raconter sa vie lui semblait la figer dans un récit trop étroit. Mais ces derniers jours, quelque chose avait changé. Il avait commencé à noter des fragments : un visage, une phrase, un rêve, des gouttes de mémoire.

Ce soir-là, il traça lentement sur la première page blanche : « La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s’adresse à la terre ». Il resta longtemps à regarder la phrase, comme s’il attendait qu’elle lui réponde. Puis il ajouta : « Aujourd’hui, j’ai compris que ces mots ne s’adressent pas seulement à la terre. Ils s’adressent aussi à ceux qui marchent entre les deux, avec un sac sur l’épaule et un dossier administratif à la main ».

Il s'interrompit, un peu surpris par ses propres mots. Il se rendit compte qu'il ne pensait plus sa vie seulement en termes de « ce qui serait intéressant à raconter », comme s'il fallait en faire une histoire convenable pour un dossier ou un article. En écrivant, il sentait qu'il la vivait autrement. Non plus comme une succession d'épreuves à justifier, mais comme une suite de gestes minuscules qui, mis bout à bout, formaient une présence.

Quand il quitta le Secours populaire, la nuit tombait déjà. Les lampadaires dessinaient des halos laiteux dans la pluie. Fabrizio s'arrêta un moment sous un porche. Il leva le visage vers le ciel, laissa quelques gouttes lui frapper la peau. Il ne chercha pas à comprendre ce que ces mots-là disaient, il se contenta de les recevoir.

Sur le chemin du retour, il pensa à Mulhouse, à ce centre d'hébergement qu'il appelait encore « le centre » et pas « chez moi ». Il pensa à la parka bleu marine, à l'homme trempé, au sourire de Claire, aux mains qui avaient trié, donné, tendu. Peut-être que la ville, avec toutes ses façades grises et ses trottoirs luisants, était en train de lui écrire une lettre en langage de pluie.

Arrivé devant le bâtiment, il hésita avant de rentrer. Dans sa poche, le carnet appuyait légèrement contre sa cuisse, comme un rappel. Demain, il retournerait au Secours populaire. Demain, il continuerait d'écrire. Pas pour fabriquer une belle histoire à montrer, mais pour laisser une trace des mots silencieux qui tombaient sur sa vie.

Il poussa la porte. Dans le couloir, une fenêtre laissait voir le ciel bas, uniformément gris. La pluie, dehors, poursuivait son discours sans fin. Fabrizio se surprit à lui répondre à mi-voix, dans sa langue d'origine, en français, en silence. Peu importait. Pour la première fois depuis longtemps, il avait la sensation que quelqu'un l'écoutait : peut-être la terre, peut-être le ciel, peut-être simplement les gens qu'il croiserait demain, sous la pluie.

PRIX DU CONTE POÉTIQUE

Le saule pleureur

Guillaume COULON

Au fond d'un vallon s'était établi un saule pleureur depuis de nombreuses années, tantôt à l'ombre tantôt au soleil, il grandissait et grossissait. Pourtant, il arborait toujours cette mine déconfite et un peu sèche. Il affichait un air abattu, ce qui est on ne peut plus inquiétant pour un arbre. Dans son ombre vivait une petite colonie de marguerites, ces dernières étaient ravies de l'abri qu'il leur offrait. Cependant, l'inquiétude montait car le saule semblait de plus en plus mal en point. Il fallait faire quelque chose, ce qui est plus facile à dire qu'à faire quand on est une petite fleur de prairie. Elles s'adressèrent donc à plus grand qu'elles, un pissenlit coiffé de blanc qui attendait patiemment de partir en coup de vent. Elles exposèrent leur problème, et le pissenlit lui-même appréciant les effets du saule dans le voisinage promit d'en toucher un mot à qui pourrait agir.

Le soir-même tandis que le soleil se couchait, l'air froid s'élança vers le fond du vallon et permit au pissenlit de quitter son statut de sédentaire. Il arriva jusqu'au pied d'un fier sapin qui s'accrochait sur la pente. De son promontoire, il pouvait voir le saule, et malgré son sentiment de supériorité sur les feuillus, il accepta d'apporter son aide au petit pollen qui était venu jusqu'à lui. Quand on est un sapin le temps est long, alors on a le temps de parler avec les pierres qui nous entourent, et en retour elles nous écoutent. Il leur exposa la situation, mais aucune d'elles ne tomba d'accord sur qui consulter. Les grosses roches défendaient l'idée d'en parler à la montagne qui les avaient fait naître. Les petits graviers eux voulaient absolument aller consulter la rivière en contrebas. Ils avaient sans doute oublié la montagne depuis le temps qu'ils en étaient sortis. Le soleil du matin vint réchauffer les pierres, et profitant de cette montée en température, les petits cailloux se dilatèrent. Ce qui devait arriver arriva et tout un groupe de gravillons s'élança dans la pente en s'entraînant les uns les autres. Les plus chanceux atteignirent la rivière et commencèrent par expliquer leur irruption matinale. Plus haut, les grosses roches tentaient de réveiller sans succès la montagne. Peut-être qu'elle les prenait de haut,

ou peut-être est-ce là le propre des montagnes de rester de marbre face à toute supplication. La rivière quant à elle fut très compréhensive, elle entraînait les petits orateurs en aval, tout en les polissant. Les futurs galets la rallièrent à leur cause, mais le saule se trouvait en amont, il était trop tard pour agir. À moins d'oser en référer au tumultueux fleuve plus bas dans la vallée.

Timidement la rivière aux eaux claires vint se mélanger à l'eau trouble et agitée du fleuve. Il était pressé et ne remarqua la rivière qu'à sa température qui le refroidit tout entier. Ils discutèrent sur plusieurs méandres avant de décider de s'unir définitivement pour cette quête. Il donna sa parole d'accueillir convenablement les galets qui avaient transmis le message quand, dans de nombreuses années, ils rejoindraient la vallée. Aussi vite qu'il put, il s'empressa de rejoindre son embouchure. Il fut gracieusement aidé pour cela par tous ses affluents qui unirent leurs efforts. Ils arrivèrent tous ensemble dans la mer. Le fleuve bien qu'intimidé se jeta à l'eau et décida de prêcher sa cause. Les affluents apportèrent de l'eau à son moulin et la mer finit par se laisser convaincre. Aussi vieille que les montagnes, elle savait que ces dernières ne feraient rien, à moins qu'elle-même ne leur demande, après tout il y a fort longtemps, c'était elle qui les dominait. Cependant la mer dut attendre pour cela le passage de celui qui les dominait tous, et qui était de toute manière trop loin pour les entendre, l'astre solaire. Profitant de sa chaleur elle envoya ses eaux de surface dans les airs à coup d'évaporation. Pour agir plus efficacement ces vapeurs d'eau décidèrent de se condenser, formant un tout nouveau nuage. Elles ne prirent pas le temps de se demander à quoi elles ressemblaient et entreprirent de passer leur message à tous les nuages alentours. Beaucoup se rassemblèrent et le cumulus ainsi formé attira l'attention du ciel.

Ce dernier demanda ce que pouvaient bien faire toutes ces gouttes rassemblées. Elles exposèrent la situation et le ciel fut attendri. De sa position surplombante, il avait en effet déjà observé ce pauvre saule au fond du vallon. Cependant contrairement à la mer, il était persuadé que la montagne ne pourrait rien faire pour lui. Il alla même jusqu'à dire que la montagne le protégeant du vent et de trop de soleil jouait déjà dans leur camp. Non, selon lui, la chose responsable de la situation se trouvait au pied du saule, le sol y était bien trop sec. Il convoqua alors ses plus fidèles lieutenants, les vents, et leur ordonna de transporter jusqu'au-dessus du vallon ce nuage et tous ceux qui voudraient bien se joindre à la mission.

Avant de les laisser partir, il prépara quelque chose. Il savait que la terre était muette, mais qu'elle savait écouter. Elle était cependant extrêmement sollicitée de toute part, alors il rédigea un très long discours pour attirer son attention et la convaincre. Il confia un mot de ce discours à chacune des gouttes du nuage puis les envoya au loin. Un autre nuage très pressé les rejoignit en chemin, il était si pressé qu'il fonça sur la montagne. Avant d'avoir réussi à passer le sommet, il s'épandit en neige sur toute la pente et ne put donc pas leur apporter son aide.

Dans le vallon, on voit arriver un nuage qui s'agite, une sorte de grosse enclume moutonneuse qui a évité les montagnes pour arriver jusqu'ici. Tous frémissent devant le cumulonimbus qui manoeuvre. Seules les roches bien plus terre à terre savent qu'il n'y a pas de raison de s'inquiéter. Et soudain la pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre. Cette dernière l'ignore dans un premier temps. Puis, goutte après goutte commence à écouter. Elle reconnaît que dans ce vallon, elle était particulièrement sèche avec les résidents, et que trop occupée à essayer de s'accrocher à la montagne, elle en a oublié d'aider ceux qui comptent sur elle. Dans un effort conjoint, la pluie et la terre tentent de redonner des couleurs à l'arbre. L'opération s'avère rapidement être un succès. Cependant tout le monde ne peut s'empêcher de constater que malgré tous leurs efforts, l'arbre... comment dire... fait encore la tête. D'un commun accord, ils en conclurent qu'il ne fallait sans doute pas en attendre tellement plus d'un saule pleureur.

PRIX DE L'ÉMOTION

L'archiviste des orages

Gennady DELACROIX

Le pluviomètre indiquait onze virgule quatre millimètres. Antoine Merle nota le chiffre dans son registre avec une précision qui n'avait rien de machinal - c'était un geste vieux de quarante ans, ancré dans les muscles de sa main droite comme une signature. Il ajusta ses lunettes, vérifia l'heure sur la pendule murale, puis recopia la mesure dans le formulaire numérique qu'il enverrait plus tard à l'association. Dehors, le front froid avait traversé le Massif central dans la nuit, abaissant la température de six degrés en moins de trois heures. Sur l'écran de sa station, les isobares se resserraient au-dessus du Quercy comme des cercles concentriques autour d'un centre invisible.

Il était six heures du matin, le onze octobre. Antoine Merle avait soixante-douze ans et vivait seul dans la maison accolée à l'ancienne station de mesure, à deux kilomètres du bourg de Salviac. Depuis sa retraite, l'Association des Anciens de la Météorologie lui versait une petite indemnité pour qu'il continue à transmettre ses relevés deux fois par jour. Ce n'était pas une nécessité scientifique - les satellites accomplissaient ce travail mieux que lui depuis longtemps, avec une précision qu'aucun instrument au sol ne pourrait jamais égaler. Mais l'association savait ce que valait une mesure humaine dans la durée, et Antoine savait ce que valait d'avoir une raison de se lever.

La pluie frappait le toit de zinc avec un bruit sourd et régulier, comme une main ouverte posée en cadence sur une table. Antoine prit sa tasse de café et s'approcha de la fenêtre. Le jardin avait disparu sous un voile gris. Les figuiers pliaient légèrement sous les rafales. Il observa les gouttes qui descendaient le long du carreau, formant des rivières éphémères qui bifurquaient selon des lois qu'il connaissait par coeur - tension superficielle, coefficient d'adhérence, gravité - mais dont le résultat restait chaque fois différent, imprévisible dans le détail, prévisible dans l'ensemble.

C'était ce paradoxe-là qu'il avait aimé toute sa vie dans son métier.

Ce matin, il y avait quelque chose dans ce bruit. Quelque chose qu'il ne sut pas nommer tout de suite, et qu'il classa provisoirement dans la catégorie des perturbations liées à l'âge.

Marie était morte au mois de mars, trois ans plus tôt. Pneumonie - rapide, sans préambule, comme si son corps avait décidé de se taire d'un seul coup après soixante-huit ans de bavardage affectueux avec le monde. Elle n'avait jamais fumé. Elle n'avait jamais bu autre chose que du vin en de petites quantités raisonnables. Elle marchait tous les jours, par tous les temps. Antoine avait trouvé cela particulièrement injuste, d'une injustice gratuite et bête qui ne s'adressait à personne en particulier, ce qui la rendait encore moins supportable.

Il n'en parlait pas. Il avait rangé les affaires de Marie dans deux cartons qu'il avait placés dans la chambre d'ami avec une netteté presque chirurgicale. Il avait changé les draps. Il avait continué à se lever à six heures, à remplir ses formulaires, à transmettre ses données. Le deuil, chez Antoine, ressemblait à une permanence obstinée : il continuait à faire exactement ce qu'il avait toujours fait, comme si le monde extérieur ne méritait pas de témoigner du tremblement intérieur.

Elle aimait la pluie. C'était une chose qu'il lui avait longtemps reprochée sans le dire ouvertement - reprochée en haussant les épaules quand elle restait à la fenêtre au lieu de préparer le dîner, reprochée en murmurant entre ses dents que la pluie était de la pluie, ni plus ni moins, un phénomène de condensation atmosphérique déclenché par le refroidissement d'une masse d'air humide. Elle l'écoutait sans se défendre. Puis elle disait que c'était aussi un langage. Que chaque averse avait sa personnalité propre. Qu'on pouvait entendre dans le bruit de l'eau des choses qu'on n'entendrait nulle part ailleurs.

- Tu es poète, lui disait-il, et dans sa bouche cela avait la douceur d'un constat et l'ironie légère d'un reproche.

- Et toi tu es météorologue, répondait-elle sans se vexer. Ce n'est pas une explication, Antoine. C'est un titre.

Il avait souri, à l'époque. Il souriait parce qu'il pensait avoir raison. Il était souvent de bonne humeur quand il pensait avoir raison, c'est-à-dire souvent.

À neuf heures, le cumulonimbus avait pris de l'ampleur à l'ouest. Antoine le voyait se développer depuis la fenêtre du bureau - une masse verticale de plusieurs kilomètres, blanc sale à la base et gris acier au sommet, qui absorbait l'humidité de la vallée et la renvoyait en grondements sourds et irréguliers. La pression barométrique était descendue à mille et un hectopascals et continuait de baisser lentement. Il nota tout avec soin dans le registre, puis s'assit dans le fauteuil près du poêle à bois et prit un livre posé sur la pile depuis plusieurs semaines.

Il ne lut pas. Il écoutait.

Le rythme de la pluie sur le zinc avait changé depuis le matin. Pendant dix minutes, il s'était stabilisé en une série de coups brefs et nets, puis en une longue coulée continue et monotone, puis à nouveau en coups - courts, longs, courts encore. Antoine posa le livre sur le bras du fauteuil. Il savait analyser ce type de variation : la turbulence du vent, l'angle d'impact des gouttes, la pente de la toiture, les gouttières partiellement bouchées depuis l'automne dernier. Il connaissait chaque paramètre de cette maison comme il connaissait les contours de ses propres mains. Et pourtant, ce matin, les calculs ne suffisaient pas à épuiser le bruit. Il en restait quelque chose qui débordait de l'équation.

Il avait passé sa carrière à transformer les phénomènes naturels en colonnes de chiffres. La condensation devenait un taux d'hygrométrie, la tempête devenait une vitesse de vent en kilomètres par heure, la neige devenait une épaisseur en centimètres. C'était son travail et il l'avait fait avec une rigueur dont il était fier, une rigueur qui avait une valeur objective, mesurable, transmissible. Les données qu'il avait envoyées pendant quarante ans à Météo-France et à l'association avaient nourri des modèles, orienté des décisions, peut-être sauvé des vies lors de crues ou de tempêtes. Il n'y avait là aucune vantardise, seulement un fait qu'il aimait à se rappeler les jours où l'utilité de sa routine semblait moins évidente.

Mais la pluie ce matin refusait de se laisser réduire. Elle persistait à exister en dehors de ses chiffres, bruyante et présente, indifférente à son registre.

Il alla chercher dans le couloir une vieille boîte en carton, marquée « divers Marie » au feutre noir, qu'il n'avait pas ouverte depuis plus de deux ans. Il l'apporta dans la chambre d'ami, s'assit sur le bord du lit et souleva

le couvercle avec la lenteur de quelqu'un qui ne sait pas encore ce qu'il cherche. Sous une enveloppe de papier kraft, quelques cartes postales et une photo de leur voyage en Bretagne en 1994, il trouva un petit carnet à couverture bordeaux. L'écriture de Marie, dense et légèrement penchée vers la droite, reconnaissable entre toutes.

Il l'ouvrit au hasard, à la page du 14 novembre 2018. Il se souvint de ce jour sans effort - une dépression atlantique, entrée par Bayonne en milieu de matinée, remontée le long de la vallée de la Garonne dans l'après-midi. Il avait passé la journée entière à ses instruments, à surveiller la progression du front, à envoyer ses données toutes les deux heures. Marie avait apporté du café à onze heures et était repartie sans un mot quand elle avait vu qu'il ne levait pas les yeux.

Il lut :

« Il pleut depuis ce matin et Antoine n'a pas levé la tête une seule fois. Je lui ai apporté du café à onze heures, il a dit merci sans me regarder. Je ne lui en veux pas. Il est ailleurs quand il travaille, dans ses chiffres, dans ses pressions atmosphériques, dans ses fronts et ses isobares. C'est un homme sérieux et je l'ai épousé pour ça, entre autres choses. Mais moi je suis ici, devant la fenêtre, et la pluie me parle. Je ne saurais pas dire de quoi. De tout, peut-être. De ce qui passe et de ce qu'on ne rattrape pas. »

Et plus bas, séparée du reste par un espace blanc, une phrase soulignée deux fois au stylo noir :

« La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre. »

Antoine resta immobile un long moment, le carnet ouvert sur ses genoux, les mains à plat sur les cuisses. Il connaissait cette phrase. Marie la répétait depuis des années, dans des contextes différents - devant la fenêtre du salon, dans le jardin après un orage, parfois le soir en regardant le plafond avant de s'endormir. Il avait toujours trouvé cela poétique et un peu vague, le genre de pensée belle qu'on ne soumet pas à l'épreuve des faits parce qu'elle n'est pas faite pour ça.

Ce matin, avec le carnet ouvert et la pluie au-dessus de sa tête, la « vagueur » avait disparu. Ce qui restait était précis comme une mesure. Il

pensa à quarante ans de relevés. Il pensa aux milliers de millimètres d'eau comptabilisés, catalogués, transmis. Il pensa que Marie, pendant tout ce temps, avait peut-être entendu quelque chose qu'il avait systématiquement laissé hors de ses colonnes.

Il referma le carnet avec soin. Il ne pleura pas. Il posa les deux mains à plat sur la couverture bordeaux et resta ainsi un moment, comme s'il cherchait à en mémoriser la texture.

À midi, la pluie n'avait pas faibli. Vingt-deux virgule sept millimètres au total depuis minuit - une journée significative. Le cumulonimbus s'était partiellement dissous, remplacé par une couche épaisse et uniforme de nimbostratus qui s'étendait d'un horizon à l'autre, sans relief ni variation visible. Antoine mangea debout dans la cuisine, un bol de soupe réchauffée, les yeux fixés sur le jardin noyé. Le figuier le plus proche de la fenêtre pliait et se redressait sous les rafales avec une régularité presque respiratoire. Il prit son manteau.

Ce n'était pas quelque chose qu'il faisait d'ordinaire - sortir sous la pluie sans raison professionnelle, sans parapluie, sans intention d'aller quelque part. Mais il ouvrit la porte et traversa le jardin, les pieds dans les flaques, sentant l'eau froide traverser le cuir de ses chaussures. Il s'arrêta sous le figuier. Les feuilles, larges et légèrement cireuses, déviaient les gouttes en trajectoires imprévisibles - certaines glissaient jusqu'au bord et tombaient en petits jets concentrés, d'autres restaient accrochées et tremblaient au vent avant de céder. Une goutte tomba sur sa joue. Puis une autre sur le revers de sa main.

Il pensa à ce que Marie avait écrit. Quarante ans à compter les mots sans en lire aucun. Cette idée était stupide et fausse - il le savait, il avait lu des choses, fait des choses - mais elle avait une résonance particulière ce matin-là, sous ce figuier, avec l'eau dans les chaussures. Elle avait la forme d'un regret, et Antoine n'avait pas l'habitude de reconnaître cette forme.

Il lui était arrivé, parfois, de se demander si Marie avait été heureuse. Pas malheureuse non plus - il aurait vu, il aurait su, il n'était pas aveugle. Mais heureuse au sens plein, heureuse de la manière dont elle méritait de l'être, elle qui avait cette capacité rare de trouver de la densité là où les autres ne voyaient que de la surface. Elle avait aimé les livres, les jardins, les

conversations longues, les orages d'été. Elle avait aimé Antoine lui aussi, de cela il ne doutait pas, mais il commençait à mesurer l'écart entre être aimé et être vraiment entendu. Ce n'était pas la même chose. Il l'avait aimée en retour, à sa façon, qui était une façon sérieuse et dévoué mais peu portée sur les mots inutiles. Il n'avait peut-être pas mesuré à quel point certains mots qu'il jugeait inutiles ne l'étaient pas. Il resta cinq minutes debout dans le jardin, puis rentra mouillé et transis, et se changea en silence. Le soir, il ouvrit son registre des observations. Colonne de gauche, les données du jour disposées avec soin : pression atmosphérique, température minimale et maximale, hygrométrie relative, précipitations totales, direction et vitesse du vent. Colonne de droite, prévue pour les notes de terrain, laissée vide depuis quarante ans. Personne n'avait jamais rien écrit dans cette colonne. Ce n'était pas dans les habitudes de l'association, et ce n'était pas dans les habitudes d'Antoine.

Il prit son stylo et écrivit, dans la colonne de droite :

« Front froid entré par le nord-ouest en début de nuit. Vent soutenu, rafales à 67 km/h en soirée. Développement de cumulonimbus avant midi, dissipé en nimbostratus l'après-midi. Précipitations totales : 22,7 mm. Marie avait un carnet bordeaux. Je l'ai retrouvé ce matin. Elle avait raison pour la pluie. »

Il s'arrêta. Puis ajouta, après un espace :

« Je ne le lui ai pas dit à temps. »

Il ferma le registre et le posa sur l'étagère avec les quarante années de cahiers précédents, serrés les uns contre les autres dans un ordre chronologique qui n'avait jamais failli. Dehors, la pluie continuait. Elle continuerait sans doute toute la nuit - le front n'avait pas fini sa course, il le savait par les cartes, il le sentait aussi dans l'air, dans cette façon qu'avait la pression de se stabiliser sans vraiment se stabiliser.

Antoine mit de l'eau à bouillir, prépara une tisane qu'il ne boirait qu'à moitié, et s'assit dans le fauteuil avec le carnet bordeaux sur les genoux. Il ne l'ouvrit pas tout de suite. Il écouta la pluie frapper le zinc - courts, longs, courts - et cette fois il ne chercha pas à l'expliquer. Il laissa le bruit exister sans le mesurer, ce qui était, pour lui, une forme d'effort considérable.

La pendule marquait vingt et une heures trente. Le pluviomètre continuerait à compter. Lui, ce soir, pensait à autre chose.

Il pensait à l'eau qui parcourait en ce moment-même les dix-huit kilomètres de rivière entre Salviac et Cazals, grossie par la journée de pluie, charriait de la terre rouge du Quercy et des feuilles mortes de chêne et de noyer. Il pensait aux nuages qui, au-dessus de sa tête, transportaient encore des millions de tonnes d'eau en suspension - de l'eau qui venait de l'Atlantique, qui avait été un jour de l'eau de mer, qui avait été de la vapeur, qui était en train de redevenir de la pluie. Un cycle sans mémoire, mais qui n'oubliait rien. Les météorologues appelaient cela le cycle hydrologique. Marie aurait appelé cela autrement.

Il ouvrit le carnet bordeaux à la première page et commença à lire depuis le début.

PRIX DE L'ORIGINALITÉ

Les pluies de Marillac

Kamel BENENCHEIKH

On disait que Marillac était le village où la pluie apprenait à parler avant de se faire nuage. Un vieux dicton qui amusait les touristes en été et lassait les habitants le reste de l'année, car Marillac vivait sous un ciel perpétuellement agité : brumes matinales, averses furtives, bruines obstinées, grondements d'orage en plein octobre… On n'y comptait plus les jours de beau temps tant ils se laissaient oublier comme des vacances d'enfance.

Soline avait grandi là. Son père, météorologue de formation, était venu autrefois installer une antenne radar de pluie sur les hauteurs. Il s'était promis d'y rester un mois. Il y était resté vingt ans. Soline, elle, n'avait jamais connu un autre paysage que celui des toits en tuiles ramassés sous un ciel changeant, et elle avait appris très tôt à marcher sous l'eau sans parapluie : « Inutile de se battre contre ce qui nous dépasse », disait souvent son père d'une voix tranquille.

À l'école, elle avait développé une fascination étrange pour les gouttes. Lorsqu'un orage éclatait, elle accourait vers la fenêtre pendant que les autres enfants couvraient leurs oreilles. Les institutrices l'avaient rapidement surnommée « l'alouette de l'averse », et ce n'était pas par moquerie — plutôt par cette tendresse un peu maladroite qu'on réserve aux enfants dont l'attention se tourne vers des choses trop grandes.

À quatorze ans, Soline découvrit les journaux de son père. C'était un soir d'orage mémorable — l'un des rares où le tonnerre parvenait à faire vibrer les portes et où le vent semblait courir comme un animal paniqué dans les rues. Elle descendit au sous-sol pour chercher des bougies. Une boîte métallique était posée sur une étagère, coincée entre de la sciure et un vieuxcarton d'encyclopédies.

.

Les carnets qu'elle ouvrit étaient remplis de chiffres, de diagrammes, de termes qu'elle connaissait à peine : « point de rosée », « cisaillement vertical », « convergence des basses couches ». Mais au milieu des équations,

il y avait aussi autre chose : des dessins de nuages, des paragraphes étrangement lyriques, des délires d'observation qui n'avaient rien d'universitaire.

« 7 mai 1998 — 22h14 : La pluie a commencé par des gouttes rondes et tièdes, puis a perdu sa douceur en frôlant les toits. Je suis persuadé qu'elle voulait dire quelque chose ce soir. »

Elle lut d'autres passages, tout aussi mystérieux :

« Le cumulonimbus est la cathédrale du ciel. Le tonnerre est son orgue. »

Ou encore :

« Un front océanique n'est jamais qu'un combat de températures, un conflit où l'humidité raconte la suite. »

Soline referma le carnet avec une impression étrange. Son père n'était pas seulement un météorologue : il était un homme en conversation permanente avec le ciel.

Quand elle remonta à la surface, il était assis près de la fenêtre, le regard perdu dans la nuit striée d'éclairs.

— Tu lisais mes carnets, n'est-ce pas ?

Elle sursauta, honteuse.

— Je… j'étais juste curieuse.

Son père eut un sourire doux.

— Alors je vais te dire un secret, Soline. Tout météorologue, qui se respecte, a deux métiers : mesurer et rêver. Ceux qui ne savent que mesurer deviennent techniciens. Ceux qui ne savent que rêver deviennent poètes.

Le vrai météorologue est le point entre les deux.

Elle grava cette phrase dans sa mémoire. Elle ne savait pas qu'elle y reviendrait toute sa vie.

Le père de Soline mourut un hiver où il n'avait pourtant pas neigé. Il laissa derrière lui une maison silencieuse, une boîte de carnets, et une fille dont le monde venait d'être décalé de quelques degrés.

À dix-huit ans, elle partit étudier à Lyon. Les cours de physique de l'atmosphère la rassurèrent au début — la science avait des lois, des formules, des tableaux. On pouvait modéliser les fronts, calculer les gradients thermiques, simuler des tornades sans quitter une salle informatique. Mais plus elle avançait, plus une fissure s'élargissait : tout cela expliquait le « comment », jamais le « pourquoi ».

Un professeur un jour posa la question : « Que cherche la météorologie ? »
Les étudiants répondirent en choeur : « À prédire l'état de l'atmosphère ! »

On parla de modèles numériques, de réanalyses, de radars Doppler.

Soline leva la main.

— On cherche aussi à comprendre ce que l'atmosphère cherche à nous dire.

Les rires fusèrent. Le professeur haussa un sourcil.

— L'atmosphère ne parle pas, mademoiselle… Elle réagit.

Elle ravala sa réponse. Et pourtant, elle sentait confusément que quelque chose échappait — un dialogue subtil, que la science nommait variables et que la poésie nommait présences.

Lorsqu'elle termina ses études, Soline obtint un poste atypique au Centre de Recherche en Observations Atmosphériques. Elle était chargée d'un programme pilote : un réseau de capteurs optiques hautement sensibles qui enregistraient la taille, la vitesse et l'angle d'impact des gouttes de pluie, afin de reconnaître des signatures météorologiques fines.

Elle passa ses journées à analyser des logs interminables, à vérifier des courbes de distribution, à cartographier des intensités pluvieuses. Sa chef de département, ingénieure rigoureuse, comprenait sa soif d'observation, mais pas son imaginaire. « Concentre-toi sur les données », disait-elle souvent, sans agressivité, mais avec l'assurance de ceux qui ont rangé le monde dans des cases stables.

À force de manipuler ces signaux, Soline développa une conviction étrange : chaque pluie avait une manière d'entrer en contact avec la terre. Dans certains enregistrements, les gouttes semblaient frapper sèchement, comme des avertissements. Dans d'autres, elles glissaient presque avec douceur, comme des confidences.

Un soir, elle resta seule au laboratoire. Les capteurs extérieurs envoyaient un flux régulier. Il pleuvait sur la ville. Elle fit défiler les distributions angulaires, puis les vitesses terminales. Tout était normal. Et pourtant, quelque chose, dans la récurrence de certains motifs, ressemblait à un rythme. Un texte. Un code.

Elle se mit à imprimer des pages entières de données, les étala sur le sol, comme un puzzle. On aurait pu croire à une folie douce — elle souriait face à des colonnes de chiffres, tentant de déceler un signe dans l'agitation des gouttes.

Ce fut au printemps que tout bascula.

Le laboratoire lança une campagne de mesures dans la vallée de Rouel. On y installa des capteurs près d'un vieux sentier boisé, protégé du vent. Soline passa plusieurs jours sur place à calibrer les instruments, seule avec le bruit des feuilles.

Le troisième jour, une pluie fine se mit à tomber. Le type de pluie que les météorologues nomment stratiforme, douce, homogène, presque tendre.

Elle observa les capteurs transmettre leurs premiers paquets de données. Puis, sans savoir pourquoi, elle s'éloigna du matériel et s'assit contre un tronc, la tête levée vers les branches.

Elle pensa à son père.

Et la phrase qu'elle avait lue un jour dans un de ses carnets lui revint :

« La pluie, c'est le langage que les nuages utilisent pour toucher la terre sans la blesser. »

Alors elle murmura, comme pour elle-même :

— Si c'est un langage, que dit-il aujourd'hui ?

La réponse lui parut absurde et sublime à la fois : il fallait écouter.

Elle ferma les yeux, et la pluie continua. Des gouttes lentes, espacées, précises. On aurait dit une dictée.

Lorsqu'elle retourna au laboratoire la semaine suivante, elle se jeta sur les données de Rouel. Elle chercha, calcula, rééchantillonna. Et découvrit une séquence répétitive : plusieurs gouttes suivies d'un intervalle régulier, puis une variation brusque. Elle fit le rapprochement avec un code simple : le morse. L'idée paraissait délirante, mais le motif se confirmait sur trois enregistrements.

Elle se mit à traduire, goutte après goutte. Les premiers mots n'avaient aucun sens :

T A T E S S E R E…

Puis une erreur, puis un autre fragment incomplet.

Elle eut alors une intuition : si le message existait, il devait continuer. Elle décida de retourner à Rouel.

Un matin de mai, elle se posta au même endroit, près des capteurs. Le ciel était gris. L'humidité promettait une pluie. Elle ouvrit son carnet. Et elle attendit.

Elle n'attendit pas longtemps.

Une bruine descendit, d'abord timide, puis plus dense. Soline leva la tête, tendit sa main. Les gouttes tapaient d'abord de manière chaotique, puis… soudain, l'irrégularité devint rythme. Elle colla son oreille contre la boîte métallique du capteur, sentant les vibrations internes.

Et la phrase jaillit en elle, complète, éclatante :

« La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre. »

Elle resta figée. C'était le fragment qu'elle avait tenté de reconstruire, mais cette fois, elle l'entendait. Vraiment. Non pas avec ses oreilles

— mais avec toute sa mémoire, comme si son père lui parlait à travers le climat.

La pluie cessa d'un coup, comme si le ciel avait terminé son discours.

Quand elle repartit, elle savait que personne ne la croirait. Dans le train du retour, elle relut la phrase encore et encore, jusqu'à l'apprendre par coeur.

Elle pourrait présenter le motif aux chercheurs, leur parler de l'anomalie des distributions, suggérer un cas d'école d'éléments aléatoires improbable. Mais à quoi bon ? On réduirait cela à un alignement hasardeux de valeurs. On rirait peut-être même.

La météorologie enseignait la prudence statistique. Elle étudiait les événements dans leur probabilité, jamais dans leur sens.

Soline comprit alors ce que son père avait voulu dire, un soir d'orage, en parlant du vrai métier : mesurer et rêver.

Le ciel, ce jour-là, lui avait adressé un texte. Il ne lui demandait pas de le prouver. Il lui demandait de le porter.

Quelques mois plus tard, elle donna sa démission. Le directeur fut totalement surpris. « Vous étiez brillante », dit-il. Elle répondit simplement : « Je le serai autrement. »

Elle retourna vivre à Marillac. Les habitants l'accueillirent avec curiosité : « Tu reviens ? La ville te manquait ? »

Elle répondait qu'elle revenait pour écouter le climat.

Elle prit l'habitude de noter les pluies. Non pas leurs millimètres et leurs intensités — bien qu'elle le fasse encore — mais leurs nuances : les gouttes rondes, les obliques, les furtives, les hésitantes, celles qui parlent vite et celles qui parlent lentement. Les enfants du village vinrent la voir : « Que dit la pluie aujourd'hui ? »

Elle répondait avec douceur : « Qu'on peut sortir sans peur, qu'elle nous veut du bien. »

Un soir d'automne, un vieux monsieur, ancien météorologue, s'assit à côté d'elle sur un banc du parc. Il avait entendu parler d'elle par les habitants.

Il pointa le ciel du doigt.

— Vous écoutez, vous aussi, n'est-ce pas ?

— J'essaie, répondit-elle.

Il hocha la tête, un peu ému.

— Vous savez… dans notre métier, beaucoup ont oublié quelque chose de fondamental. La météorologie n'est pas seulement la science de l'atmosphère. C'est la science de la relation. Entre l'air et le sol. Entre la mer et les nuages. Entre l'homme et ce qui le dépasse.

Il marqua une pause.

— Vous êtes de ceux qui n'ont pas oublié. Continuez.

Puis il s'en alla.

Soline resta longtemps sur le banc. La pluie commença à tomber, fine, délicate. Elle leva la tête, sans parapluie — comme quand elle était enfant.

Et elle crut entendre, dans la rumeur continue des gouttes, une voix familière lui glisser :

— Je suis là.

La surprise la fit rire. Un rire léger, traversé de pluie. Elle ferma les yeux. Et pour la première fois, elle comprit que son père n'avait jamais quitté Marillac. Il avait simplement changé d'altitude.

Alors, tandis que la bruine devenait averse, elle murmura à voix basse, pour le ciel et pour la terre :

— Je vous écoute.

Et quelque chose, très haut dans les nuages, répondit par un frémissement.

Car il y a des gens rares sur terre, qui savent encore que la pluie n'est pas qu'un phénomène.

C'est un discours.

Et que parfois, le plus beau métier du monde consiste juste à entendre ce que les autres regardent tomber.

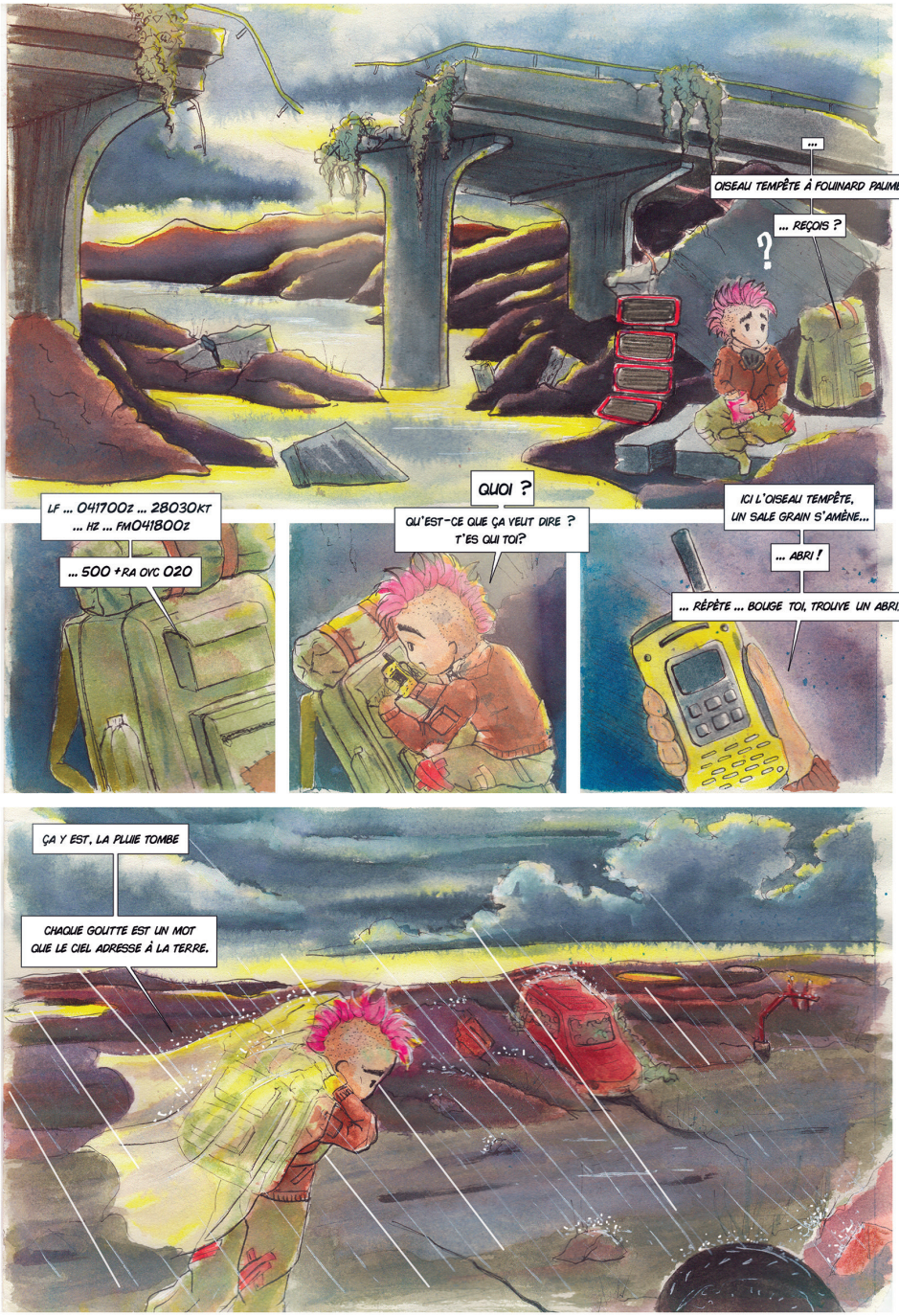
Bandes Dessinées

1er PRIX

+ RA OVC

Alexia DURROUX


+ RA OVC
Billy


...
OISEAU TEMPÊTE À FOUINARD PALMÉ
... REÇOIS ?
?
LF ... 041700Z ... 28030KT
... HZ ... FM041800Z
... 500 +RA OVC 020
QUOI ?
QU'EST-CE QUE ÇA VEUT DIRE ? T'ES QUI TOI?
ICI L'OISEAU TEMPÊTE, UN SALE GRAIN S'AMÈNE...
... ABRI !
... RÉPÈTE ... BOUGE TOI, TROUVE UN ABRI !
ÇA Y EST, LA PLUIE TOMBE
CHAQUE GOUTTE EST UN MOT QUE LE CIEL ADRESSE À LA TERRE.


UN REPROCHE, UNE INJURE, UN DÉLUGE D'INSULTES.
OURANOS, L'AMANT TOXIQUE PUNIT GAÏA POUR LES ERREURS DE SES ENFANTS.
T'ES UN POÈTE L'OISEAU-TEMPÊTE, MAIS JE COMPRENDS RIEN À TON HISTOIRE.
T'AS UN DOSIMÈTRE FOUINARD ?
OUAH! MERDE!!
BiiiP!
VOILÀ.
HMMPH!
GNiiii
TU COMPRENDS MAINTENANT ?
BLAM!!
C'EST PAS PARTI POUR SE CALMER, AUTANT DORMIR.
ÉCONOMISE TES BATTERIES, FOUINARD.
BONNE NUIT L'OISEAU.


?
MMPH!
HÉ L'OISEAU ! TU ME REÇOIS ?
MMH ? ... REÇU FOUINARD.
SORS DE TON NID ET VIENS VOIR.
QUOI ?
LA RÉPONSE DE GAÏA.

Bandes Dessinées

2e PRIX

La girouette

Philippe CHEVILLARD

La girouette

Tournez-moi je vous prie, vers l'Ouest. On crie tant contre la sécheresse que j'ai peur d'être jetée bas, si je reste plus longtemps tournée vers l'Est.



Le vent souffla aussitôt. Le ciel se couvrit de nuages. La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre. Mais il plut abondamment.



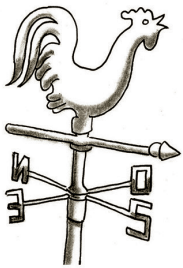
Je vous en prie, tournez-moi d'un autre côté. Les pommes de terre sont menacées ! Les blés aussi ! Tant que je regarderai de ce côté, il pleuvra. Les fermiers ne veulent plus de pluie. Ils sont furieux contre moi.



Le vent complaisant s'en fut vers le sud, et une douce brise souffla qui mit fin à l'humidité.



Me voilà bien avancée ! Tous les matins je vois les regards furieux braqués sur moi. L'herbe est brûlée, l'abreuvoir est sec. Tournez-moi d'un autre côté !



Le vent, de fort mauvaise humeur cette fois, fit une autre volte vers le Nord.



Et bien que disent-ils maintenant ?



Que tout le monde a pris froid, que les récoltes sont perdues. Voilà ce qu'ils disent. On entend parler que de ruines. Et c'est sur le compte du vent du Nord que tout est mis.

Ah ! C'est comme cela ! Eh bien ! Tant pis ! Laissons dire les intérêts égoïstes et contradictoires de chacun. Il faut renoncer à les contenter. Pour n'écouter personne, nous ne ferons pas plus de mécontents.



Nouvelles sélectionnées par le jury

Les Mots Isobares

Bruno DESLOT

Quand on a passé sa vie à lire le ciel, on apprend tôt à se méfier des phrases trop rondes.

Au premier étage de la maison de l'Association des Anciens de la Météorologie, l'ancienne salle des cartes sentait toujours la craie humide et le papier jauni. Les tables avaient gardé leurs cicatrices : des entailles fines où l'on avait guidé des règles, des taches de café comme des petites dépressions, des traces d'encre bleu nuit qui s'obstinaient à ressembler à des fronts froids. Au mur, une horloge arrêtée sur 16 h 20 rappelait sans mauvaise intention que, même ici, le temps pouvait finir par se figer.

Je m'y réfugiais souvent. Pas par nostalgie — ce mot donne l'impression qu'on embrasse le passé. Moi, je venais plutôt le relire.

Ce jour-là, la pluie frappait les vitres par rafales, sans régularité. Un crachin devenu averses, puis de nouveau des filets presque invisibles, comme si l'atmosphère hésitait entre deux paragraphes. Le genre de pluie qui fait mentir les prévisions trop fières. J'avais beau connaître la physique des nuages, je ne cessais pas d'être surpris quand le réel se permettait une marge.

Je sortis le vieux carnet de terrain que l'on m'avait remis, la veille, au cours d'un dîner où l'on s'était raconté des orages comme d'autres racontent des guerres. On m'avait dit : Tu verras, ça te parlera. On dit souvent ça aux gens qui ont des deuils.

Sur la première page, une écriture serrée, inclinée à gauche, indiquait : Journal de station — Monts de Lune — 1978. Plus bas, un nom : Léonard V., et puis, presque comme une plaisanterie, un petit dessin de goutte avec un point d'exclamation.

Je tournai.

« 3 septembre. Radiosondage 12 UTC. Inversion basse marquée. Stratus en nappe. Vent secteur Ouest, 12 noeuds. »

Je tournai encore.

« 16 octobre. Front froid, rafales 70 km/h, 14,2 mm en 24 h. Ne pas oublier de changer le pluviomètre. »

La précision avait quelque chose de rassurant, comme une main posée sur l'épaule : Nous avons compté. Nous n'avons pas inventé. Et pourtant, au fil des pages, entre deux tableaux, des phrases glissaient, minuscules et tenaces, comme les plantes qui poussent dans les fissures des trottoirs :

« Le ciel a posé son menton sur la crête. »

« Les nuages ont une fatigue de draps. »

Je souris malgré moi. Léonard avait donc écrit, lui aussi, à côté de la science, ou dedans, comme on cache une lettre dans une poche de blouse.

Je n'avais jamais connu Léonard. On me l'avait décrit : une voix douce, un regard qui cherchait toujours la ligne d'horizon, une façon de dire humidité relative comme si c'était une chanson. Il était mort l'hiver précédent, et c'est pour lui qu'on avait ouvert la salle des cartes, posé des verres sur des isobares, et ri trop fort à certains souvenirs.

Je m'apprêtais à refermer quand une page, au milieu, se détacha légèrement, pliée en deux. Un feuillet glissa, plus blanc que le reste, presque indécent de propreté. Je le dépliai.

Ce n'était pas un relevé. C'était une lettre.

A celui ou celle qui trouvera ça.

Si tu es ici, c'est que tu sais déjà qu'on n'apprend pas à lire le ciel sans apprendre aussi à se taire parfois. Mais on n'a pas non plus le droit de se taire tout le temps. Alors j'écris.

Tu vas sourire : je me suis donné une mission ridicule. Je veux entendre la pluie.

Je fronçai les sourcils. Entendre la pluie — comme si je n'entendais pas, là, le cliquetis contre les vitres. Comme si cela ne suffisait pas.

Je ne parle pas du bruit. Je parle de ce qu'elle dit.

Je levai les yeux vers la fenêtre. La pluie avait épaissi. Des gouttes plus lourdes descendaient en diagonale, poussées par un vent qui, en bas, devait faire danser les feuilles mortes.

On a des instruments. Des radars. Des modèles. Des radiosondages. On sait déduire, avec élégance parfois, ce qui va arriver. Mais j'ai l'impression qu'on perd quelque chose : la phrase.

Tu vas me prendre pour un vieux fou. Tu auras raison. Mais je crois que la pluie a une syntaxe. Chaque goutte a sa place, comme dans une phrase. Certaines ponctuent. D'autres insistent. D'autres se taisent. Je restai un moment à regarder l'encre, à sentir comme elle respirait encore, au-delà des années. Dans la salle, le chauffage toussota, puis se rendormit.

Alors voilà. Je te propose un jeu. Tu prends une journée de pluie. Une vraie, pas une bruine timide. Tu t'assois et tu observes : la couleur du ciel, la vitesse des stratus, les halos autour des lampadaires, le moment où le vent tourne. Tu notes tout. Tu fais ton travail de météorologue.

Puis, ensuite seulement, tu écris la phrase que la pluie t'a laissée.

Je sais, ça ne sert à rien. Mais si ça ne sert à rien, peut-être que ça sert exactement à ce que ça doit.

Je sentis une chaleur étrange me monter au visage : pas de la tristesse, plutôt une petite honte d'avoir, tant d'années, fait semblant que l'émerveillement était un loisir.

Je repris la lettre.
Si tu doutes, rappelle-toi ça : « La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre ».

La citation était là, exactement, comme une clef cachée sous un pot de fleurs. Et, en la lisant, j'eus l'impression que la pluie dehors changeait de texture, comme si elle venait d'entendre qu'on parlait d'elle.

Je restai encore. Longtemps. À écouter. À observer — pas seulement avec mes habitudes de technicien, mais avec cette part de moi qui n'avait pas de tableau à remplir.

Les gouttes sur la vitre n'étaient pas toutes semblables : certaines roulaient vite, se nourrissant de celles qu'elles croisaient, traçant des sillons plus larges. D'autres hésitaient, s'arrêtaient, puis reprenaient comme si elles re-lisaient leur propre trajectoire. Par endroits, de minuscules perles restaient accrochées, immobiles, jusqu'à ce qu'une vibration les libère.

Je pensai aux courants ascendants qui avaient porté ces gouttes, à la condensation autour d'un noyau invisible — poussière, sel, pollen — à la lente croissance dans le nuage, aux collisions, à la gravité qui, à un certain seuil, l'emporte. Je pensai à la colonne d'air, aux gradients, aux fronts, à l'énergie latente qui se cache dans l'eau comme une promesse.

Et puis, sans que je sache exactement quand, la science cessa d'être un mur entre la pluie et moi. Elle devint un escalier.

Je sortis mon propre carnet — un carnet moderne, à spirale, d'une banalité confondante. J'y notai, d'abord, ce que j'avais appris à noter :
17 h 05 : cumul 3,6 mm depuis 15 h, température 9,8 °C, point de rosée 9,1 °C, vent SO, rafales irrégulières.

Je levai la tête. La pluie s'épaississait encore, mais par vagues, comme un souffle. Une bourrasque fit vibrer la gouttière. Dans la rue, quelqu'un courait, la tête rentrée dans les épaules, et sa silhouette ressemblait à une parenthèse pressée.

Je repris mon stylo.

La pluie arrive par phrases courtes. Elle commence par des syllabes. Elle s'échauffe. Elle se reprend. Elle finit par un long paragraphe qui lave les rebords du monde.

Je m'arrêtai. Ce n'était pas une prévision. Ce n'était pas une mesure. Et pourtant, je sentis, très nettement, que j'avais noté quelque chose de vrai. Le soir tomba vite, comme toujours en cette saison. Les lampadaires s'allumèrent, et chaque halo fut une petite atmosphère privée. La pluie, main-tenant, faisait sur l'asphalte des milliers d'impacts qui se répondaient. Je pensai à la terre, là-dessous, aux pavés, aux racines, aux vers, aux conduites, à tout ce qui attendait l'eau sans savoir la nommer.

Dans le carnet, je continuai.

Certaines gouttes sont des questions. D'autres des réponses. Certaines s'écrasent sans laisser de trace, comme des mots qu'on n'a pas su entendre.

Je reposai le stylo. J'avais la main un peu douloureuse — pas de fatigue, plutôt une sorte de réveil.

Je relus la lettre de Léonard une dernière fois. Au bas de la page, il avait ajouté, comme on ajoute un post-scriptum à un bulletin météo :

P.S. On croit que la poésie contredit la science. C'est faux. La science dit comment la pluie tombe. La poésie dit comment elle arrive.

Je souris. La pluie dehors, elle, continuait sa conversation. Et, pour la première fois depuis longtemps, je n'avais pas envie de lui répondre avec une certitude.

Je rangeai la lettre dans le carnet, comme on remet un instrument à sa place. Avant de quitter la salle, je fis un dernier tour du regard : les cartes muettes, l'horloge arrêtée, les tables, le papier. Tout cela avait été utile. Tout cela le serait encore.

Dans le couloir, quelqu'un riait. Une voix appelait mon prénom. La vie reprenait ses droits, avec ses fronts chauds et ses changements brusques. Je m'arrêtai une seconde devant la fenêtre de l'escalier. La pluie coulait en lignes obliques, et le monde, dessous, semblait écouter.

Alors je compris : ce n'était pas la pluie qui avait besoin de mots. C'était moi. Et, en descendant les marches, je me promis de ne plus choisir entre observation et émerveillement. De tenir les deux, comme on tient un pa-

rapluie d’une main et un carnet de l’autre. De laisser la science me donner la hauteur, et la poésie, la profondeur.

De continuer à apprendre, chaque jour, cette langue qui tombe du ciel.

La Pluie qui n'arrivait pas

Lionel BAIJOT

… Dès la seconde moitié de la nuit, le temps continuera à se dégrader ce dimanche. La multiplication des averses concernera principalement l'ouest du pays, sous l'influence de perturbations ondulantes s'étendant du Portugal à la Scandinavie, en passant par nos régions. Ces perturbations sont liées à plusieurs noyaux dépressionnaires sur l'océan Atlantique. Les précipitations risquent d'être irrégulières en raison des vents changeants. Si vous avez prévu des activités en extérieur, soyez vigilant. La pluie pourrait tomber là où on ne l'attend pas…

La pluie était annoncée pour le lendemain. Vers six heures trente, tous les modèles convergeaient clairement vers les zones intérieures situées juste derrière la côte, là où les premières collines et vallées accidentent le relief. Le front venu de l'océan devait glisser sur les terres, s'épaissir au-dessus des cultures, puis offrir sa pluie en une averse continue, régulière, utile. Une pluie qui n'interrompt rien, qui s'infiltre, qui nourrit, qui fait du bien.

La veille, en début de soirée, l'asphalte retenait encore la chaleur du jour et exhalait une odeur métallique. L'air avait changé ; plus dense, plus humide, il commençait à absorber les sons, les rendant plus feutrés, plus étouffés. Les premiers nuages, filtrant la lumière et la rendant plus faible, ressemblaient à de larges nappes grisâtres qui se plissaient lentement comme les pages d'un livre abandonné. Tout indiquait la délivrance d'un message proche.

Puis le matin vint. Le front se disloqua sans bruit. Le ciel se dégagea. Aucune précipitation.

Depuis la fenêtre de son bureau, Iris observa la surface sèche des trottoirs et l'apparition de filaments blancs dans le ciel. Les plantes avaient encore leurs fleurs légèrement fermées, les oiseaux s'approchaient du sol pour chasser les insectes. Les instruments confirmaient pourtant la présence de l'eau : mesurée, modélisée, promise. La pluie existait, mais elle ne se prononçait pas.

Revenue à sa table de travail, elle déroula la carte satellite. Depuis des années, elle y lisait le ciel, cherchant les certitudes et analysant les hésitations. Les fronts avançaient, les masses d'air se déplaçaient, les courbes d'humidité, de température, de pression atmosphérique indiquaient. Tout parlait mais cette carte semblait contenir de nouveaux mots.

Elle hésita un instant : corriger le modèle ou attendre encore ? Elle attendit.

Se tournant vers ses écrans, elle superposa les images satellite afin de visualiser la couverture nuageuse et ses mouvements. À côté, les radars confirmaient la saturation de l'air. Les modèles maintenaient leurs prévisions. Pourtant, sur la zone concernée, le cumul des précipitations restait nul. À n'y rien comprendre !

Elle sentit un agacement sourd monter en elle. Depuis des années, elle savait que les modèles n'étaient jamais parfaits, qu'ils glissaient parfois sur la probabilité. Mais cette fois, quelque chose résistait. Les chiffres s'obstinaient et la pluie refusait d'obéir. Elle se surprit à taper du doigt contre la table, un geste qu'elle détestait chez les autres. Les courbes, les indices de confiance, les projections à court terme : tout tenait debout, tout parlait d'une pluie certaine.

Elle resserra les lèvres. Une petite colère, presque enfantine, se frayait un chemin : la sensation d'avoir été trahie par un allié fidèle. Pendant un instant, elle eut envie de fermer tous ses écrans, de laisser les modèles se débrouiller sans elle.

Elle inspira profondément, comme pour remettre de l'ordre dans son esprit. La méthode reprit lentement le dessus : il fallait comprendre, même si une part d'elle murmurait que quelque chose lui échappait encore.

Elle isola les différentes trajectoires. La pluie n'avait pas disparu mais s'était déversée sur des vallées plus au nord, des reliefs secondaires qui ne figuraient qu'en marge des cartes de synthèse. Les chiffres s'alignaient, incontestables, mais leur sens lui échappait.

Elle traça les flux, recalcula les gradients thermiques... Chaque détail modifiait la phrase atmosphérique : un degré, une pente, une forêt. Les gouttes semblaient répondre à une syntaxe plus fine que celle des modèles.

Ses yeux fatigués quittèrent l'écran. Elle s'étira et huma l'air par la fenêtre entrouverte. L'humidité était toujours perceptible. Elle nota dans son cahier : *humidité présente - précipitation absente, puis raya la formule par trop simpliste*.

Comment changer de point de vue ? Iris choisit de reculer dans le temps et de se rendre à l'Observatoire de Paris afin de consulter l'historique des mesures quotidiennes. Même si les longues séries de données étaient très rares, elle pourrait certainement assembler des séquences recueillies dans différents lieux relativement proches.

À l'entrée, elle dut déposer ses affaires dans un casier étroit, signer un registre aux pages brunies par les consultations successives, confirmer les documents patrimoniaux qu'elle avait réservés avant son départ et remplir le bulletin de demande pour les documents en magasin. Le bibliothécaire leva les yeux juste assez longtemps pour évaluer sa demande, puis lui désigna une place dans la salle de lecture d'un geste bref.

Les carnets se consultaient, sur support en mousse, avec un angle maximum d'ouverture. Elle posa les doigts sur le papier avec précaution et tournait, sans précipitation, les feuilles qui opposaient une résistance légère. Ici, aucune recherche ne pouvait être rapide.

Elle recopiait lentement les notations, d'abord du XIX^{e} siècle, dans son cahier. Jour par jour, les données thermométriques, barométriques, hygrométriques, les vents et les variations de l'atmosphère. Ces tableaux alternaient données et silences. Elle était également attentive aux informations contenues dans les marges ; des ajouts tardifs, des tentatives de correction et même des ratures. La pluie n'avait pas toujours obéi aux annonces.

— *On écrivait la pluie comme souffraient les moissons*, murmura le bibliothécaire en passant derrière elle. *Quand elle manquait, on écrivait plus petit*.

Elle leva la tête. Puis reprit.

Dans la marge d'un autre petit carnet, presque effacée, une phrase apparaissait, griffonnée d'une écriture rapide : *« La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre. »*

Elle resta immobile, interloquée par ce témoignage saisissant du passé, rigueur des chiffres et lyrisme absolu. Que voulait dire son auteur ?

De retour à son bureau, elle étala à nouveau les cartes. Couches après couches, histoires après histoires, les territoires révélaient leurs strates : reliefs, cultures, routes, zones artificialisées. Ajouter une carte modifiait la lecture, retirer une carte faisait réapparaître une phrase ancienne.

Elle observa les bassins versants, les pentes adoucies par les travaux agricoles, les multiplications récentes de bâtiments clairs qui réfléchissaient la chaleur. Réfléchissons ! Au contact de ces surfaces, l'air se réchauffait plus vite, s'élevait plus rapidement. Les nuages poursuivaient leur phrase ailleurs.

Elle consulta à nouveau les chiffres de ses modèles informatiques qui confirmaient ce que ses yeux pressentaient : la pluie suivait les chemins où la terre savait encore répondre. Là où le sol retenait l'eau, la pluie persistait. Là où il la rejetait, elle se déplaçait.

Elle ferma les écrans et décida de se rendre sur place, là où la pluie avait joué les filles de l'air, là où elle était à nouveau annoncée. Dans la vallée, l'air était pesant et la chaleur stagnait entre les champs et les routes récentes. Elle installa son hygromètre, ajusta le trépied, puis dut le déplacer faute de vent. Elle nota la direction, la vitesse, le moment précis. La pluie semblait hésiter.

La voyant scruter les nuages, un homme s'arrêta près d'elle.

— *Ici, elle passe sans s'arrêter*, dit-il. *Elle tombe plus loin maintenant, là, derrière la crête. Ce n'était pas comme ça avant*.

Elle le remercia et nota la phrase dans son carnet en ajoutant : *« Les observations locales formulent parfois ce que les cartes ne disent pas. »*

Elle déplaça tout son matériel jusqu'au sommet de la colline voisine. Installée, les nuages glissaient et, à l'horizon, elle put observer le voile gris et délicat d'une fine pluie. La terre savait encore recevoir même si le silence l'entourait à cet instant.

Elle s'assit et posa la main au sol, son carnet sur les genoux. Elle nota tout d'abord tous les relevés qu'elle avait pu faire cet après-midi et puis, les raya. Sa main changea de rythme.

La pluie observe la terre
Avant de la toucher,
Elle hésite, lit les pentes,
Choisit où se poser.
Chaque goutte cherche un sol
Qui sache la comprendre ;
Le ciel parle bas, parfois,
Et la terre ne répond plus.

Quelques vers de poésie comme une porte... Elle referma son carnet avec précaution. Le dérèglement n'était pas seulement hydrique, il était relationnel. La pluie était une phrase déplacée par des ponctuations humaines trop présentes.

Le lendemain, de retour au bureau, elle nettoya les données, calcula les moyennes et les écarts. La pluie n'était pas totalement absente, elle glissait. Les surfaces humaines la forçaient à parler à d'autres oreilles.

— *Tu conclus quoi* ? demande un collègue.

— *Que les modèles disent vrai. Mais avec une inévitable incertitude*.

Le collègue haussa les sourcils, comme s'il attendait davantage.

— *Inévitable incertitude ?*

Elle hésita à répondre.

— *Oui… inévitable*, répéta-t-elle. *Les chiffres racontent une histoire, mais le ciel et la terre en racontent parfois une autre*.

Il esquissa un sourire un peu ironique.

— *Tu deviens philosophe, Iris*.

— Pas vraiment. C'est juste que… la pluie suit encore une logique, mais elle n'est plus tout à fait la nôtre.

Le collègue resta pensif un instant et, ne trouvant rien à ajouter, il s'éloigna.

Elle comprenait désormais que la pluie cherchait des terres capables de lui répondre, parfois des sols modestes, traversés d'herbes folles, où subsistait encore une respiration intacte.

Deux jours plus tard, une pluie modeste et timide était à nouveau annoncée. Voulant être au plus près pour tenter de comprendre, elle choisit de retourner sur la colline en étant attentive au moindre changement.Un nuage plus sombre glissa, ralentit, hésita. Les premières grosses gouttes éparses tombèrent espacées comme si le ciel écoutait leur réception. Son attention fut attirée par la précision de l'impact de chacune. Le sol les reçut sans ruisseler, les feuilles les retinrent. Chaque goutte trouvait sa place.

Elle sentit alors que le paysage entier se resserrait autour de ce dialogue fragile : l'odeur du sol, la respiration lente des herbes, l'éclat sombre des pierres humides. Tout semblait suspendu pour laisser passer un message discret. La pluie n'était plus un phénomène, mais une présence.

Dans son carnet, elle écrivit : « *La pluie était arrivée avec une incroyable douceur et, repartie de même. La conversation avait repris, pleine de fragilité et bien vivante.* » Elle resta encore un moment immobile, laissant la terre finir de répondre. Elle compléta ses notes : « *L'attention de la terre était indispensable*. »

Et dans l'air redevenu calme, il lui sembla que chaque goutte tombée avait trouvé son destinataire.

Elle sut à cet instant que ses instruments météorologiques, les capteurs, les cartes et les courbes, étaient un alphabet imparfait pour traduire une langue bien trop vivante.

Elle ferma son carnet.

Dernier virage

Jeannine DARMANIN

Il la connaissait par coeur la route Napoléon, il l'avait empruntée maintes et maintes fois pour se rendre sur la Côte d'Azur. En cette d'après-midi d'un automne déjà frais, il partait de Castellane où il avait participé à un Séminaire de Formation Professionnelle Continue.

Bertrand, la bonne quarantaine, était un représentant de commerce chevronné. Il travaillait pour une marque d'appareils ménagers. Il était un bon professionnel et s'était fait une excellente réputation dans ce milieu ingrat. Il était apprécié, reconnu, et même sollicité.

Au volant de son Audi, il se rendait à Cagnes-Sur-Mer tenir un stand au Salon de l'Électroménager, après cette parenthèse dans les Alpes de Haute Provence où les conférences et les randonnées avaient été au menu. Il était ravi de cette expérience et se promettait de revenir en vacances dans ce village de caractère.

La route Napoléon est rude par là-bas, mais le paysage d'une beauté impressionnante, avec, entre ciel et terre, ces falaises abruptes que la route sillonnait à flanc de montagne sur des hauteurs vertigineuses. Il ne s'en était jamais lassé.

Le soleil brillait encore, un soleil froid dans un ciel bleu intense et lumineux.

Heureux, Bertrand repensait à ces derniers jours. Il avait acquis des nouvelles connaissances, avait établi plusieurs contacts et des perspectives intéressantes s'ouvraient à lui. Il avait aussi rencontré une charmante jeune femme qu'il espérait bien revoir. « Jeanne », murmura-t-il rêveur.

Et il appuya sur le champignon, dans ce moment de gloire intérieure.

Au mauvais moment.

Un virage apparut soudain dans son champ de vision. Trop tard.

La voiture dérapa légèrement sur la droite.

Bertrand n'aura pas eu le temps de réaliser ce qui allait se produire. Il était déjà dans le tourbillon de la chute accroché à son volant, maintenu par sa ceinture de sécurité, perdant tout repère, chavirant à l'intérieur de lui-même.

Par un réflexe surprenant, il se détacha.

Il perdit connaissance.

Et lorsque le véhicule alla se fracasser au fond du ravin, il fut projeté à l'extérieur. Miraculeusement son corps atterrit sur un monticule de terre, probablement un tumulus, recouvert d'un épais coussin de feuilles mortes.

Etendu sur ce lit de fortune, son corps comme désarticulé n'était plus que douleur quand il commença à revenir à lui.

Il ne comprit pas immédiatement ce qui venait de se produire.

Il sentait le goût âcre du sang dans sa bouche.

A quelques mètres de lui, dans l'amas de tôle qui avait été sa voiture, des étincelles inquiétantes jaillissaient.

Des flashs des circonstances de l'accident lui revinrent peu à peu en mémoire : La beauté ocre des roches. Un panorama époustouflant digne du Grand Canyon. Une vision du bonheur immédiat. Le vertige. L'Art en Nature.

Dans cet état d'exaltation psychique, le monde lui avait appartenu, il avait vu son avenir, il avait saisi l'Amour. Et plus rien…

Bertrand gisait là, seul et grièvement blessé dans cet univers désormais farouche.

Il sut que c'était ici que son histoire allait se terminer.

Il voulut prier un peu pour s'y préparer. Et levant ses yeux tuméfiés, c'est un ciel ténébreux en colère qu'il découvrit.

Une immensité de cumulonimbus, sombres et lourds, en un éclair, s'étaient condensés presque au niveau des montagnes, tels des ombres spectrales

au-dessus de sa tête.

Hypnotisé, il se laissa traverser par cette vision menaçante, il voulut l'apprivoiser. Surtout ne pas se laisser envahir par l'angoisse, respirer, prendre toute la conscience de l'air qui le pénétrait, de la vie qui était en lui.

Soulagé d'y parvenir malgré la douleur due à des côtes cassées, il soupira un peu rasséréné.

C'est alors que les premières gouttes se mirent à tomber.
D'abord très lentement, fines et éparses.

Elles venaient s'écraser sur son visage maculé de sang et sur son corps endolori.

Elles arrivaient sur lui comme des lames d'acier qui le transperçaient, enflammaient sa douleur.

L'orage éclata, magistral et impitoyable, grondant de fureur, illuminant le ciel d'un réseau d'éclairs tout aussi magnifique que le paysage de montagne avait pu l'être l'instant d'avant. La foudre n'allait pas tarder à tomber çà et là. Bertrand savait qu'il n'était pas à l'abri, mais il était en incapacité de se déplacer, ni de faire quoi que ce soit.

La pluie se fit de plus en plus drue.

Elle se mit à résonner en lui telle une symphonie dont le rythme s'accélérait sous la conduite d'un chef d'orchestre invisible qui l'observait sans aménité.

Elle diluait le sang qui s'écoulait de son corps, collait à ses cheveux, s'infiltrait dans son cou et au travers de ses vêtements déchirés.

Elle était devenue acide et brûlait sa peau.

La violence des eaux balaya ses essais méditatifs.

La douleur, un moment oubliée, fut de nouveau intolérable. Il n'avait guère d'espoir d'être secouru. Les éléments étaient contre lui.

La pluie avait toutefois écarté le risque d'incendie du côté de sa voiture, et il ne craignit plus de se faire exploser.

Mais l'atmosphère était de plus en plus électrique.

L'état de Bertrand s'aggravait. Entre fractures multiples et vraisemblable hémorragie interne, il avait perdu beaucoup de sang et n'était pas loin du collapsus. Il avait maintenant l'impression de s'éloigner de son corps, de ses douleurs, presque il n'aurait plus senti le froid qui l'avait envahi en même temps que toute cette eau qui était entrée en lui. Seuls ses yeux et sa tête restaient en veille. La peur ne l'avait pas quittée. En vrai il était terrorisé.

Malgré cela, il éprouvait de l'admiration pour ces forces célestes dont il était un témoin impuissant. Il restait curieux des facéties du Destin, avec humour et autodérision devant sa déconfiture.

Entre fatalisme et un reste d'optimisme, même au pire moment de sa vie, il accueillait son triste sort avec philosophie.

Il regarda à nouveau le ciel majestueux, tandis que les tonnerres faisaient trembler le sol sous son corps défait. Les éléments se déchaînaient.

Plus loin, il crut avoir une hallucination : un astre illuminé par un brin de soleil couchant déclinait les couleurs de l'arc-en-ciel. Passionné de Science-Fiction, il pensa reconnaître un Vortex. « Alors c'est par là qu'on passe dans l'Au-Delà » se dit-il ? Ou bien était-ce un Ovni, pourquoi pas ? Les extra-terrestres allaient-ils l'emmener sur une autre planète ?

Il analysa plus rationnellement le phénomène dans un second temps.

« Son astre » dans toute sa splendeur, - Eh oui, il se l'était approprié-, c'était un Trou de VIRGA.

Il en avait vu un il y a fort longtemps dans un documentaire sur la Météorologie, un spectacle magique et envoûtant, inoubliable.

Il fut heureux de cet ultime cadeau que lui offrait la Nature.

Subitement les trombes d'eau ont laissé place à une pluie fine, calme et sereine.

Elle a pour lui le goût des larmes des anges.

Oui, il a l'impression que la pluie est devenue caressante et qu'elle lui parle au creux de l'oreille, qu'elle s'attendrit et qu'elle est sa dernière compagne.

Elle donne à la terre une odeur familière qui monte en lui et se mêle à celle de son propre sang, l'enveloppe et le berce de sa chaleur.

Et il repense à ces paroles que sa mère lui chantonnait quand il était petit et qu'il avait peur de l'orage. Il l'entend, elle est là, elle fredonne encore pour lui : *« La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre »*.

Et sa maman de poursuivre : « Au petit Bertrand, elle lui dit qu'elle l'aime et qu'elle est son amie, qu'il peut s'endormir, elle veillera sur lui… ».

Ses paupières se ferment tout doucement.

Il flotte, il se sent léger. Il s'éloigne dans l'inconnu, il est un voyageur de l'espace.

Il n'est pas triste. Il n'a plus peur.

Il ne ressent plus cette solitude qui l'avait accablé lorsqu'il était au fond du gouffre.

Dans la ouate blanche dans laquelle il s'enfonce maintenant, nulle silhouette familière, mais une myriade d'étoiles dont les scintillements dorés émettent des ondes bienveillantes.

Là-haut, il ne pleut plus.

En bas, le tumulus semble s'ouvrir pour accueillir sa dépouille en son sein.

Il revoit les yeux de Jeanne. On dirait qu'elle lui sourit ? Il aurait voulu mieux la connaître. C'est peut-être ça le coup de foudre ? Il esquisse à son tour un sourire, satisfait de son mot d'esprit, tout en se balançant sur son nuage, suspendu dans les airs, bercé par un ronronnement divin. Et si Dieu était un grand chat... ?

Il sourit à nouveau… Et il se sentit très las.

« On le tient, ses constantes sont stabilisées. On a bien failli le perdre. »

« Arrivée prévue dans six minutes approximativement. »
« Le bloc est prêt pour l'intervention d'urgence. Le chirurgien est déjà sur place ».

Dans l'hélicoptère des Sapeurs-pompiers, il est entièrement immobilisé dans un matelas coquille. Le médecin urgentiste l'a perfusé, intubé, ventilé. Son coeur est reparti après deux arrêts.

Tous se demandent comment il avait pu réchapper à un tel accident. Un véritable miracle. Et puis l'accalmie leur avait permis de décoller à temps et ils avaient réussi à l'hélitreuiller.

Ils ont fait du bon boulot. Il a tenu le choc.

Les planètes s'étaient alignées…

Brumes écossaises

Patrick GOHIER

Au premier plan, les herbes mouillées…

Ma pensée vagabonde, mélancolique, dans la cuisine de ma maison des Andelys, située à une demi-heure de Giverny. Un regard, par la vitre perlée d'eau, au jardin noyé sous l'averse, et remonte, du fond de ma mémoire, la phrase que ma mère prononçait, lorsque je déprimais à cause de la météo. Elle me disait, pleine de douceur : « Claude, n'oublie jamais. La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre ». Il n'y a rien de plus vrai. Les éléments ne s'affrontent pas, ils dialoguent. Ils se font des promesses. C'est la compréhension de cette connexion qui m'a porté, quand j'ai peint le tableau qui m'a fait connaître auprès des galeristes : « Brumes écossaises ». Car si la pluie est un propos, la brume est la pensée qui le précède.

Hier, Anne m'a relancé. C'est ma cousine, mais aussi une biographe réputée. Depuis longtemps, elle souhaite écrire sur ma vie et ma carrière d'artiste. Et elle connaît déjà beaucoup de choses sur moi. À commencer par ma fâcheuse tendance à me cogner, depuis deux ans, à tous les objets qui m'entourent. Elle dit sans cesse que ma vie peut intéresser les lecteurs. Je me demande en quoi le fait de bénéficier d'une certaine notoriété peut valoir de raconter sa vie. Demandez-moi pourquoi je peins, à la rigueur. Mais est-ce que je le sais moi-même ? Pourtant, je vais accepter la proposition de ma cousine. La pluie m'a murmuré cette décision. Je ferai même mieux. Je la conduirai sur les lieux de ma première véritable révélation artistique : un lieu arrosé par un ciel bavard, enveloppé de nuages. Un coup de téléphone pour valider avec Anne des dates pour notre séjour, et je réserverai un vol pour deux et un hôtel.

— Anne ?

— Claude ? Quel bon vent t'amène ?

— Le vent du large. Tu te souviens de la proposition que tu m'as faite ?

Écrire sur ma vie et tout ça ?

— Bien sûr.

— J'ai réfléchi. Je suis d'accord pour que tu écrives sur moi. Mais à une condition. Que nous le fassions en Écosse. Je veux qu'on aille à l'île de Skye. À « l'île des Brumes ».

Le temps de la surprise passé, Anne s'est enthousiasmée pour le projet. Retourner sur les lieux où nous avons fait connaissance, pourquoi pas ? Quel meilleur endroit, pour commencer une démarche littéraire, que celui où nous avons appris que nous étions de la même famille ? C'était une histoire pénible, mais une histoire avec une fin heureuse.

Quinze jours plus tard, ses yeux clairs malicieux pétillent quand elle me confie, alors que nous franchissons le pont joignant Kyle of Lochalsh à Kyleakin :

— Je suis heureuse de l'idée que tu as eue. Mais pourquoi as-tu choisi précisément que nous nous installions à Portree ?

— C'est au-dessus de ce port que j'ai peint « Brumes écossaises », juste avant de décider de revenir m'installer en France.

— Tu ne me l'avais jamais dit.

— Non. Il y a encore des choses que tu ne sais pas à mon sujet.

— C'est pour cette raison que je veux écrire ta biographie.

— Mon intention est de retrouver l'endroit exact, pour peindre le même sujet aujourd'hui. C'est un peu comme un pari sur le temps. Je veux savoir si je suis encore capable de toucher mon public, mais avec mon regard de maintenant.

— Pense que nous aurons déjà beaucoup de travail à propos de ta biographie. Pour ça, il faut que je te pose des questions. Ça prend du temps. Il faut choisir. Tu ne pourras pas peindre, en plus, une nouvelle oeuvre. Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.

— Je peindrai l'après-midi.

— Si tu penses y arriver, alors… Nous descendons à quel hôtel ?

— L' « Hôtel des brumes », bien sûr.

Anne ne dit plus rien. Elle conduit, silencieuse. Je ne prononce pas un mot, moi non plus, subjugué par la beauté des paysages de ce joyau de l'Écosse. Mon bras me fait mal, je me suis cogné en montant dans la voiture. Ici, le ciel est prolixe. Il n'en finit pas de verser un discours fleuve sur cette terre saturée d'eau. Mais c'est l'eau qui verdit les sols et fait naître les cascades. Alors, finalement, cela vaut l'effort d'être constamment vêtu d'un imperméable. Des maisons blanches aux toits gris parsèment le paysage, à peine visibles. De Broadford à Sligachan, nous longeons les lochs, face à Scalpay et Raasay. De Sligachan à Portree, nous traversons des terres presque lunaires, mais sur une lune verdie par l'herbe rase, ponctuée de boules de laine sur pattes. Je regrette de ne pas voir les contours des reliefs aussi nettement que je le souhaiterais. En revanche, je peux toujours percevoir la force tellurique se dégager de cette terre patiente, à l'écoute du ciel.

Nous sommes enfin arrivés à l'hôtel où nous séjournerons trois semaines. Portree est un petit port aimable dont les couleurs, constamment lavées, brillent au moindre rayon de soleil. Les maisons roses et jaunes sont comme des bonbons dans leur bocal de verdure. Une baie calme, au pied des montagnes, incite au lâcher-prise. Nous décidons d'un emploi du temps. Le matin, Anne enregistrera mes souvenirs. L'après-midi, je monterai au-dessus du port, à l'endroit précis où j'ai réalisé mon oeuvre la plus connue, il y a déjà vingt ans.

Au premier matin de notre séjour, nous dialoguons sur le petit balcon faisant face à la mer dont ma chambre est dotée. Anne a posé devant moi un microphone trop léger qui se balade sur la table, en glissant dans le courant d'air venu du large.

— Si c'est trop inconfortable, nous rentrerons à l'abri à l'intérieur, commente-t-elle.

— Pour le moment ça va. Par quoi veux-tu commencer ?

— Raconte-moi comment la passion de la peinture t'est venue.

— La première fois que j'ai tenu un pinceau, à l'âge de huit ans, c'était juste après avoir visité une exposition consacrée à Van Gogh, à Arles. Car nous vivions à Apt, en Provence, à l'époque, tu le sais déjà, je crois. J'ai pressé mes parents de m'acheter une boîte d'aquarelle, et sitôt rentré à la maison, j'ai représenté moustache, mon chat blanc, assis à la fenêtre, regardant des restants de pluie goutter depuis le toit. J'ai réussi, je ne sais comment, à le représenter dans l'or d'une éclaircie. Dès le lendemain, mes parents, très fiers de moi, m'ont inscrit à l'école municipale de dessin, peinture et sculpture.

— Et tu n'as jamais essayé autre chose ? Je veux dire, à l'adolescence, par exemple. À cet âge, en général, on s'intéresse à des activités moins solitaires. Aux amis, aux amies…

— Non. J'ai toujours peint. C'est ma façon de m'exprimer, chaque jour. Et puis, pour le contact, peindre, ce n'est pas si mal. Moins facile, c'est vrai, d'attirer l'attention qu'avec une guitare dans les mains, mais ça attire l'attention tout de même. Quand tu peins dans la rue, par exemple, les gens s'arrêtent pour faire des commentaires.

— Il y a un style que tu souhaitais imiter ?

— J'étais fasciné par les peintres paysagistes provençaux. Joseph Garibaldi, par exemple. Son tableau du Vieux Port à Marseille sous un ciel orageux, m'a marqué définitivement. Et en Provence, il y avait de quoi faire. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, il y a beaucoup d'autres sujets à peindre que les lavandes, et en toutes saisons.

La seconde semaine, Anne me demande d'évoquer mes souvenirs de ma mère, sa tante. Dans la famille, elle représentait une figure à part. Elle y tient particulièrement, car elle ne l'a pas connue. Pourtant, son père, mon oncle, lui en parlait parfois. Un matin, elle me questionne sur sa personnalité.

— Tu dirais que ta mère était douce et réservée, ou plutôt d'un caractère affirmé ?

Le souvenir de la dame élégante qu'était ma mère me revient en mémoire. Je me rappelle ses déplacements officiels, ses absences du foyer et ses

retours en Provence, puis en Écosse, dans la bulle familiale, après notre départ à l'étranger.

— Ma mère avait une personnalité contrastée. Elle avait beaucoup de patience avec moi. Sans doute parce qu'elle affectionnait mon côté sensible. Elle était forte, et timide, aussi mal à l'aise en société.

— Mais comment faisait-elle lorsqu'elle avait une conférence à donner ?

— Là c'était différent. Elle était tellement passionnée par sa discipline qu'elle devenait une autre personne.

Ma mère était climatologue. Tandis que mon père, après avoir quitté le soleil provençal à la mort de mon grand-père, s'exerçait à produire un excellent whisky en Écosse, elle parcourait l'Europe, et de plus lointaines contrées, pour alerter sur le réchauffement climatique.

— Comment s'est-elle intéressée à la climatologie ?

— Elle m'a dit un jour qu'elle s'était demandé, petite, si la parcelle que son père lui avait réservée au milieu de leur jardin existerait pour toujours. Elle avait alors lu des livres sur la pluie, le vent, la terre, les prévisions météorologiques. Plus tard, elle s'était intéressée aux prévisions à plus long terme, considérant la planète comme un grand parc fleuri à protéger.

— Comment ça s'est passé lorsque vous avez quitté la Provence pour vous installer à l'île de Skye ?

— Pour moi, c'est l'attrait de la nouveauté qui l'a emporté. Quand j'ai su que l'on pouvait observer des aurores boréales depuis le nord de l'île, j'ai été tout de suite séduit par l'idée d'y vivre. Ma mère ne ressentait pas un attachement particulier au Sud. Au contraire. Le soleil perpétuel, elle trouvait cela ennuyeux. En revanche, elle regrettait de ne plus pouvoir admirer ses tournesols. Sinon, passer d'une culture d'oléagineux à une distillerie de whisky, c'était le problème de mon père. Pas le sien. Pour sa part, elle a continué à voyager beaucoup pour son travail. Elle n'était présente à Skye que pour retrouver la tranquillité.

— Quel souvenir garderas-tu d'elle ?

— Le souvenir d'une femme humble, consciente de ses responsabilités. C'était une mère souvent absente, mais aimante. Quand elle est partie, beaucoup de gens étaient présents aux funérailles, des Français comme des Écossais. Le ciel lui-même a longtemps versé ses mots de réconfort à la terre, pour laver notre immense chagrin.

La troisième semaine, elle me demande pourquoi nos pères respectifs se sont fâchés. Je me suis assis avec précaution sur le balcon, car je me suis fait un bleu sur la table basse de ma chambre.

— Très tôt, ils furent en désaccord sur la gestion de la culture familiale héritée de leur père dans le Luberon, au sud de la France. Ton père voulait augmenter la surface cultivée. Le mien s'y opposait. Et puis un jour, ton père racheta sa part de l'exploitation, et le mien décida de se reconvertir loin de la Provence.

Anne me demande d'évoquer mes souvenirs les plus marquants de cette époque.

— Qu'est-ce qui t'es restée comme image du Luberon ?

— Les tournesols. Il y en avait partout.

Je songe qu'il faut insister sur le dénouement finalement heureux de la discorde de nos pères.

— Heureusement, ils ont fini par se réconcilier il y a trente ans. Ton père avait réussi à développer l'exploitation à Apt, et le mien était parvenu à produire un scotch prometteur non loin d'ici, à dix kilomètres de Portree.

— Du coup, j'ai enfin fait la connaissance d'un cousin doué d'un beau trait de pinceau.

— Oui, et moi j'ai appris que j'avais une cousine très curieuse et douée pour écrire.

Anne sourit.

Chaque après-midi, je monte dans la colline située au-dessus de l'hôtel. De là-haut, je profite d'un excellent point de vue sur la chaîne de Trotter-

nish. Le premier jour, je retrouve facilement l'endroit précis où j'ai posé autrefois mon chevalet. L'effort pour y accéder m'est juste un peu plus pénible qu'à l'époque. Je glisse souvent sur le chemin d'accès, et mes pas sont mal assurés.

La première semaine, je m'imprègne du paysage. La brume est bien sûr omniprésente. Elle ne manque aucun de mes rendez-vous. Ma mère m'a expliqué, quand j'étais enfant, que le phénomène de condensation se produit lorsque l'eau gazeuse refroidit subitement et devient liquide, donc visible. Moi je préfère dire qu'il s'agit en fait d'un nuage étendu sur la terre. Un nuage paresseux qui a oublié de s'envoler.

Pour structurer le paysage, il me faut un fil conducteur. Je n'ai pas besoin de plisser les yeux pour avoir une vision globale. C'est la crête usée par le temps, une vague verte, caressée par des vapeurs qui viennent parfois masquer le paysage totalement.

La seconde semaine, je laisse ma main projeter sur la toile ce qui remue mon coeur, sans filtre ni retenue.

La troisième semaine, je m'attache à donner du relief à la matière par quelques touches, pour accentuer le caractère brut et minéral de ce que mon regard capte encore de la réalité.

Notre séjour arrive à son terme. Pendant trois semaines, Anne et moi avons dialogué sur le balcon le matin, le ciel et la terre ont dialogué sur ma toile l'après-midi. J'ai affronté l'air mouillé, tandis qu'elle restait à l'hôtel pour traduire en écrits les enregistrements. La brume, locataire attitrée de l'île, invitait parfois une éclaircie à partager le ciel avec elle au-dessus des cimes. Pas longtemps, juste le temps d'une visite courtoise, où les reliefs de la chaîne des montagnes prenaient un autre visage. Souvent, sous mon pinceau, les mots du ciel ont fait la louange de la terre.

Enfin, mon tableau est achevé. C'est un mélange original d'ombres et de lumières. Il y a, au premier plan, les herbes mouillées, étonnamment fluorescentes dans ce paysage fantasmagorique. Au fond, une vapeur d'un mauve trop intense enveloppe les reliefs de la chaîne de Trotternish, comme un rêve de montagnes adressé aux nuages. Entre les deux, l'eau gris argent accueille en son flot quelques voiliers colorés. Ce sont des

taches plus que des formes. Le trait est approximatif, le rendu presque abstrait, mais l'ensemble est plutôt réussi. Je n'ai jamais peint comme cela.

C'est ma dernière oeuvre.

Ma dernière oeuvre de malvoyant.

À mon retour, on m'opère de la cataracte.

L’enfant qui apprenait à lire le ciel

Romane LESEUR

Mamie Simone sortait toujours avant la pluie. Elle humait l’air sur le perron, les yeux mi-clos, et déclarait : « Dans vingt minutes. » Puis elle disparaissait dans le cabanon pour préparer son matériel.

Depuis ses plus lointains souvenirs, Étienne observait le manège de sa grand-mère, assis sur la terrasse ou les marches de l’entrée. Elle sortait son équipement un à un avant de les placer sur la table du jardin. Étienne savait reconnaître le pluviomètre fêlé, l’anémomètre grinçant et le vieux carnet aux pages gondolées. Mamie Simone lui disait que rien ne mesurait mieux le ciel qu’un outil auquel on faisait confiance.

Quand la première goutte tombait, elle se taisait, comme si la pluie exigeait le silence. Étienne retenait son souffle et tendait l’oreille, cherchant à comprendre ce que racontait cette musique. C’est ainsi qu’il apprit les rudiments de la météorologie amatrice.

En grandissant, Étienne fit la rencontre d’une multitude d’instruments. Quelques fois, mamie Simone s’attardait sur l’un d’entre eux et lui présentait avec minutie, comme le baromètre pour mesurer la pression atmosphérique, l’hygromètre pour mesurer l’humidité ou le disdromètre pour mesurer la taille des gouttes de pluie. Elle mettait également un point d’honneur à le faire saluer la girouette chaque matin.

Dans le carnet, Étienne dessinait des nuages trop ronds et des flèches maladroites, tandis que sa grand-mère notait la date et murmurait le nom des vents. Elle lui expliquait que la bruine du printemps parlait bas, presque timidement, et qu’il fallait beaucoup de patience pour l’entendre vraiment. Certains jours pourtant, elle cherchait ses mots plus longtemps, relisait ses propres lignes comme si elles avaient été écrites par une autre. Alors Étienne complétait à voix haute, rappelant la cadence de la pluie ou la direction du vent, fier et inquiet à la fois. Sans s’en rendre compte, il commençait à garder la mémoire pour deux.

Les années passèrent ainsi. Un été, alors qu’Étienne était presque adolescent,

un orage éclata. Brutal, sonore. Il avait anticipé sa venue avec l'aide de mamie Simone. Elle avait insisté sur les signes avant-coureurs : l'odeur de l'air, le silence des oiseaux, la chute de pression… Étienne consignait toutes ses notes et instructions dans le carnet qu'ils partageaient, faisant des schémas plus précis et d'une main plus sûre.

— Un, deux, trois… Boom !

Le tonnerre éclatait sous sa cadence, insufflant un sentiment de contrôle à Étienne. Il devinait maintenant avec une étonnante précision la prochaine tempête de vent ou la pluie qui accompagnait le tonnerre. Il déchiffrait la vitesse de précipitation, ainsi que l'allure de l'air, et sa grand-mère s'émerveillait de ses compétences.

L'automne suivant, une simple pluie froide fit prendre compte de l'état de mamie Simone à Étienne. Elle n'avait rien d'un orage spectaculaire : pas de tonnerre, pas d'éclairs, seulement cette eau continue, obstinée, qui semblait tomber sans reprendre souffle. Mamie Simone resta longtemps sur le perron, le manteau entrouvert. Elle regardait le ciel comme on regarde un visage familier dont on ne reconnaît plus les traits.

— Ce n'est rien, murmura-t-elle enfin, une pluie comme les autres.

Étienne sentit pourtant que quelque chose se cachait. La pression chutait depuis l'aube, l'hygromètre affichait un taux d'humidité alarmant et la cadence de la pluie s'alourdissait à chaque heure. Il consulta le carnet : les notes de sa grand-mère s'arrêtaient net, remplacées par une date mal écrite, sans commentaire. Lorsqu'il lui montra la rivière face à la maison, déjà gonflée, elle sembla surprise, comme si elle la voyait pour la première fois.

La pluie s'intensifia encore, martelant les vitres d'un rythme sourd et pressant. Étienne comptait les secondes entre les rafales, observait la couleur de l'eau qui virait au brun. Mamie Simone, assise à la table, tournait les pages du carnet à l'envers, le regard vide.

Alors la réalité frappa Étienne. La date mal écrite dans le carnet ce matin, l'absence de commentaires, ce regard perdu de mamie Simone devant la rivière qu'elle connaissait par coeur... Tout se mettait en place d'un coup,

comme ces nuages qui s'assemblent brutalement avant l'orage. Il sentit quelque chose se serrer dans sa poitrine, une peur qu'il n'avait jamais connue, même face aux tempêtes les plus violentes. C'était mamie Simone qui lui avait appris à lire le ciel, à anticiper les dangers, à comprendre le langage invisible du monde. Mais personne ne lui avait appris à faire face à cela : la voir se perdre, doucement, comme une brume qui efface les contours familiers d'un paysage. Ce n'était plus elle qui le protégeait. C'était à son tour maintenant.

Il enfila sa veste et sortit sous la pluie. Le tonnerre, lointain, le poursuivait tandis qu'il courrait à en perdre haleine sur le goudron fissuré. Il atteignit enfin la maison du voisin le plus proche et toqua frénétiquement.

— Monsieur Martin, monsieur Martin ! Il faut évacuer la rue. La rivière va déborder.

Monsieur Martin, homme à l'allure chaloupée, ouvrit la porte en fronçant les sourcils, surpris de trouver Étienne trempé jusqu'aux os, le regard plus sérieux que jamais. Derrière lui, la maison sentait le café tiède et le bois humide. Étienne parla vite, trop vite peut-être, parlant de pression qui ne remontait pas, de pluie trop régulière, de la rivière qui n'écoutait plus personne.

— C'est une pluie traîtresse, insista-t-il.

Un grondement sourd monta alors du fond de la vallée, différent du tonnerre, plus lourd, plus continu. Monsieur Martin se pencha par l'embrasure et pâlit en voyant l'eau lécher déjà le bas du talus. Sans poser de questions, il attrapa son manteau et son téléphone, et laissa Étienne repartir prévenir les autres maisons.

Quand il revint enfin, les jambes tremblantes, la nuit tombait et la pluie noyait les derniers repères. Mamie Simone était toujours à la table, le carnet ouvert devant elle, immobile. Étienne posa sa main sur la sienne, froide et légère.

— Elle parle fort, cette pluie-là, murmura-t-il, reprenant ses mots à elle. Nous devons partir.

Mamie Simone leva les yeux vers lui, un sourire fragile aux lèvres. Ses yeux absents firent frissonner Étienne. Il l'aida à se mettre sur pied et

lui mit tendrement son manteau sur les épaules. Il réussit à la faire sortir doucement de la maison et à la presser, les pieds dans l'eau, sur le bord de la rivière. Celle-ci avait quitté son lit, s'étirant dans les champs comme une bête réveillée trop vite. Les éclairs éclataient dans le ciel noir de la campagne, illuminant les deux silhouettes, courant presque. La pluie frappait les visages et fouettait les mains que se tenaient la grand-mère et le petit-fils. Au loin, Étienne apercevait les pompiers qui faisaient le tour des habitations vides. Il hurla pour demander leur aide, tandis qu'il maintenait mamie Simone, trébuchante. L'eau léchait leurs bottes avec un peu trop d'envie.

Heureusement, la fin de la nuit se fit sans encombre. Abrités dans le gymnase d'une ville voisine, Étienne et Mamie Simone se reposaient. Cette-dernière dormait paisiblement dans un coin, recroquevillée dans sa couverture, tandis qu'Étienne la surveillait avec attention. Dans ses bras, il tenait toujours le cahier de météorologie gondolé par la pluie. Il se décida à l'ouvrir uniquement lorsque sa grand-mère fut prise en charge par les médecins locaux.

Tandis qu'elle se laissait tendrement manipuler, Étienne parcourut les pages froissées et l'encre coulée. Tout était devenu illisible… Tout, excepté cette phrase : « La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre », qu'Étienne reconnut de l'écriture de sa grand-mère. Elle figurait sur la dernière page, écrite en tout petit en plein milieu. Penchée et tremblante, la phrase faisait deviner une encre fraîche.

Étienne referma le carnet avec précaution, comme on referme un secret. Autour de lui, le gymnase bruissait de voix basses et de pas fatigués, mais il n'entendait déjà plus que la pluie, au loin, qui s'éloignait peu à peu.

Quand Mamie Simone revint vers lui, elle chercha son regard, sans savoir pourquoi il lui semblait si familier. Étienne lui sourit et lui prit la main, sans chercher à expliquer. Dehors, l'aube commençait à dissoudre la nuit, et la pluie, enfin apaisée, tombait plus lentement.

Dans le carnet, Étienne glissa son stylo. Il écrivit la date, leva la tête, puis nota simplement : « La pluie a parlé toute la nuit. Mamie Simone l'a écoutée jusqu'au bout. »

Sur le banc

Chloé MAGNIEZ

Cela faisait de très longues années qu'on m'avait installé là. Le quartier était agréable, plutôt calme jusqu'à l'emménagement d'une jeune famille dans la maison de l'angle. Cela n'allait pas pour me déplaire car j'aimais les sons de voix d'enfants qui peuplaient l'air, mais j'avais entendu certains voisins s'en plaindre allègrement.

Je devais être le doyen du quartier. On venait me voir assez régulièrement pour bavarder, on appréciait ma localisation opportune comme ma compagnie douce et silencieuse. Il est vrai que j'étais plutôt une oreille de tombe qu'une langue de vipère. Je crois que c'est quelque chose de génétique car mes ancêtres avaient quasiment tous occupé une posture similaire dans leur village. Les gens aiment ça, ils viennent s'asseoir auprès de moi pour bavarder.

À une époque, il y a eu ce vieux monsieur, Monsieur Benjamin, qui venait me voir. Il cherchait une oreille pour raconter ses souvenirs. Au début, je pensais qu'il me racontait des histoires inventées ou lues quelque part. Mais l'émotion du vieil homme, l'intensité de ses récits et la précision des mots choisis m'ont aiguillé : il me racontait des moments de sa vie. Il avait commencé par ses derniers souvenirs pour remonter petit à petit le temps. Parfois, il ajoutait des phrases qui me semblaient toutes faites, des citations, des poèmes. Je sentais qu'il avait été passionné et qu'il essayait de me transmettre quelque chose, probablement l'amour des livres, qui l'avait animé jusque-là. Parfois, je remarquais qu'il perdait le fil tant les morceaux de phrases manquaient de sens les uns par rapport aux autres ; mais il retombait sur ses pieds et continuait l'air de rien. J'aimais sa compagnie, j'aimais sa voix et surtout, j'aimais ses paroles.

Il y a des gens qui s'ennuient à écouter les autres. Ils sont trop obnubilés par leur nombril pour se rendre disponibles. Moi, j'ai tout mon temps, je ne bouge pas. Et je n'ai pas de nombril. Comme je ne parle pas, j'observe. Je suis fasciné par les expressions qui animent les visages de ceux qui se confient, les éclairs qui traversent leurs pensées, leurs regards et leurs mots. Le vieux monsieur, lorsqu'il parlait, devenait le personnage de ses récits. Il devenait le père attendri, le jeune homme transis d'amour, l'enfant

espiègle. Je me disais alors que l'homme avait le don inouï de rajeunir d'un clin d'oeil avec un peu d'imagination. Et à chaque fois que Monsieur Benjamin repartait de nos conversations, je le trouvais plus alerte, plus vif. Je me demandais si j'allais moi aussi bénéficier de cette opportunité à chacun de ses passages. Mais nous ne sommes pas tous faits du même bois et les jours de mauvais temps, je voyais bien que nous allions dans des sens contraires. Moi, je me fragilisais à vue d'oeil, mes vieilles articulations continuaient de se gâter avec l'humidité.

Un jour, je n'ai su qu'après que ce serait le dernier, il est venu avec un livre. Il est resté plus longtemps que d'habitude, m'a fait la lecture tout l'après-midi. Il me confiait les récits de cet ouvrage de contes qu'on lui avait offert lorsqu'il était enfant. Le livre racontait avec beaucoup de sensibilité et d'inventivité toutes sortes de phénomènes naturels : la formation d'un arc-en-ciel, les couleurs du ciel à la tombée de la nuit, l'orage… Il a lu cette phrase qui m'a fait méditer : « La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la Terre ». C'était beau de parler des gouttes d'eau comme ça, comme la résolution d'un échange entre deux entités que je connaissais bien pour passer tout mon temps avec elles. Je ne m'étais jamais formulé la pluie de cette manière. Je l'avais tantôt appréciée, tantôt crainte sans pousser l'analyse plus loin. Mais maintenant que le livre de Monsieur Benjamin le disait, on pouvait lire dans beaucoup de gestes naturels et innés des moyens d'expression. Il est reparti en fin d'après-midi en me laissant à mes réflexions. Si les échanges comme la pluie ou la pollinisation signifient des conversations, que signifient les mots quant à eux ? J'avais l'impression que derrière ce livre se cachait quelque chose de plus important encore. La nuit est tombée et j'ai pensé qu'il m'expliquerait tout ça les jours suivants.

Mais il n'est plus venu. Je ne sais pas pourquoi ni ce qu'il est devenu. Là encore, les gens du quartier murmuraient dans son dos et dans le mien mais je n'ai pas pour habitude de donner de l'importance aux ragots. Je préférais imaginer qu'il lui était arrivé une aussi belle histoire que celles qu'il avait vécues. Le vieux monsieur vivait seul depuis de longues années. Son habitude de me conter ses aventures ne dura que quelques semaines. Quelques semaines qui durèrent une vie entière de confidences et de souvenirs.

Ce matin, un petit enfant vêtu à la mode d'autrefois est venu s'asseoir sur mes genoux. Il était seul, s'est dirigé directement vers moi. Sans préam-

bule, il a commencé à me raconter une histoire. Il m'a parlé des couleurs du ciel et surtout de la pluie. « C'est comme si le ciel murmurait à la terre » a-t-il dit. Ça m'a rappelé quelque chose. L'enfant s'appelle Benjamin. Moi, je n'ai pas bougé. Mais j'ai compris.

Le temps passe, les mots sont la vie qui se transmet aux générations à venir. Et moi, j'en attrape quelques-uns au passage pour remplir mes veines que la sève a désertées il y a bien longtemps.

Entre ciel et terre

Lionel FAVENNEC

Le village dormait encore sous un voile de brume, et l'atelier sentait l'humidité de la terre et du bois mouillé. Chaque goutte tombait avec une obstination presque militaire, frappant le toit comme si elle voulait me réveiller d'un sommeil que je n'avais jamais eu. Je me penchai dehors, humant le parfum chaud et humide de la terre, et murmurai, presque comme une prière : « La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre. »

Je me surpris à imaginer que chaque goutte contenait une émotion : la colère sombre d'un nuage en rébellion, la mélancolie d'un matin solitaire, la tendresse cachée pour les fleurs encore endormies. Mon carnet, ouvert à côté de moi, semblait attendre patiemment que je traduise ce langage liquide.

Les villageois traversaient la rue pavée, parapluies dansants, bottes écla boussant les flaques en éclats cristallins. Ils ne savaient pas que chaque pas, chaque rire, chaque soupir influençait la pluie. Moi, je savais. Ou du moins, je croyais savoir. Chaque souffle de vent, chaque goutte, était un mot ; chaque clapot, un vers d'un poème invisible.

Le jour se levait enfin, et avec lui l'urgence d'observer, de noter, de comprendre... avant que cette conversation silencieuse entre ciel et terre ne s'évanouisse avec la brume.

J'attrapai mon carnet, ses pages déjà griffonnées de nuages, d'averses et de tourbillons passés, et commençai à consigner mes observations avec la minutie d'un scientifique un peu fou, notant parfois le type de nuages : cumulus légers, stratus épais ou nimbostratus menaçants. Les gouttes semblaient guider ma main, comme si elles dictaient leurs propres secrets.

Ce matin-là, je remarquai quelque chose d'inattendu : la pluie réagissait aux émotions des villageois. Quand une mère perdait patience et grondait son enfant sous l'averse, les gouttes frappaient le toit avec une intensité presque vindicative, semblable aux pluies soutenues d'un nimbostratus en

colère. Quand un enfant riait dans une flaque, la pluie tombait plus douce, en notes légères sur les toits, comme un piano invisible. Mon sourire oscillait entre incrédulité et émerveillement.

Pour tester cette étrange correspondance, je m'observai méthodiquement. Le vent devint un collaborateur attentif, le ciel un participant silencieux mais expressif. Je notais même la direction du vent et la condensation visible sur les vitres, comme autant d'indices scientifiques. Les villageois, sceptiques pour la plupart, me lançaient des regards amusés ou intrigués. Mais je savais qu'au-dessus de nos têtes, quelque chose d'extraordinaire se jouait.

Je me laissai emporter par mes digressions, parlant à haute voix à mon carnet : « Si la pluie est un langage, alors je suis en train d'en apprendre l'alphabet. Chaque goutte, un mot ; chaque orage, une phrase entière. » Mon coeur battait plus vite. Il fallait que je le montre au village... avant que la pluie ne change d'avis et parte sans moi.

Je descendis la rue principale du village, carnet en main, prêt à prouver que mes observations n'étaient pas de simples divagations de scientifique solitaire. Les gouttes tombaient doucement sur mes épaules, comme pour m'encourager, et le parfum humide de la terre exhalait chaque battement de mon coeur.

« Regardez ! » lançai-je aux villageois rassemblés, levant le bras vers le ciel menaçant. « Chaque pluie, chaque orage... n'est pas seulement un phénomène naturel. C'est un message. La pluie réagit à vos émotions ! »

Un silence dubitatif s'installa. Puis un enfant rit, sautant dans une flaque. Et là, magie : la pluie s'adoucit, tombant en une danse légère et musicale sur les toits et les pavés. Les villageois échangèrent des regards incrédules, fascinés.

Quelques gouttes semblaient même briller au soleil matinal comme si elles applaudissaient la démonstration.

Je notai chaque détail dans mon carnet : l'intensité des gouttes, la vitesse du vent, le frisson du ciel. Plus je décrivais, plus je me sentais emporté par l'enthousiasme collectif.

Mais bientôt, je remarquai des murmures, des sourires incrédules et des regards échangés : certains villageois me regardaient comme si j'étais un illuminé, un rêveur incapable de distinguer réalité et imagination. Quelques-uns secouaient la tête :

« C'est un rêveur... il voit des choses qui n'existent pas », murmuraient-ils.

Mon coeur se serra. La joie que j'avais ressentie quelques instants plus tôt laissa place à une déception sourde. Peut-être avaient-ils raison... Peut-être étais-je seul dans mes observations, un scientifique fou parlant au ciel sans qu'il ne réponde vraiment.

Je rentrai lentement chez moi, les épaules alourdies par le doute et la déception. Le carnet serré contre ma poitrine, je me sentais seul pour la première fois depuis le matin. Chaque pas résonnait dans la rue silencieuse, et le parfum de la terre mouillée semblait plus lourd, comme chargé de mes émotions.

Assis dans mon atelier, je laissai tomber mes épaules, et une mélancolie profonde m'envahit. Mes pensées tourbillonnaient : avais-je imaginé tout cela ? Les nuages semblaient plus bas, plus sombres, comme si le ciel lui-même retenait son souffle.

Puis, imperceptiblement, le vent se leva. Les nuages s'épaissirent, noirs comme de l'encre bouillonnante, et les premières gouttes tombèrent, timides au début. Je sentis un frisson parcourir mon dos : le ciel répondait... à ma propre tristesse. Les gouttes se mirent à tomber plus fort, et bientôt, une pluie battante s'abattit sur le village. Le grondement du tonnerre résonna, couvrant mes propres paroles et les battements de mon coeur.

Je compris alors, à la fois émerveillé et effrayé, que mes émotions n'étaient pas isolées : elles faisaient partie de ce dialogue invisible avec le ciel. Ma tristesse, amplifiée par le doute et le rejet, venait de déclencher un véritable orage.

Le lendemain matin, le village respirait enfin sous un ciel lavé par la pluie. Les flaques scintillaient, les feuilles éparpillées brillaient comme des joyaux, et l'air était pur, chargé de cette odeur particulière que seul un ciel apaisé par l'orage peut offrir.

Je sortis de mon abri, carnet en main, tremblant encore un peu de l'intensité de la nuit précédente. Les villageois me dévisageaient, certains intrigués, d'autres ébahis. Puis un murmure parcourut le groupe :

« Il avait raison... la pluie... elle nous a répondu ! »

Je souris doucement, conscient que le doute et le scepticisme avaient laissé place à l'émerveillement. Je leur dis alors :

« La pluie... elle nous parle. Chaque émotion que nous portons, chaque sourire ou larme influence le ciel. Nous ne pouvons pas le contrôler, mais nous pouvons écouter. »

Un petit rire s'éleva d'un enfant, et les gouttes tombèrent plus légères, comme une réponse joyeuse du ciel. Je notai chaque éclat de lumière, chaque frémissement du vent. À ce moment-là, je compris que je n'étais plus seul dans cette conversation : le village entier participait désormais à ce dialogue silencieux entre terre et ciel.

Et je murmurai à nouveau, cette fois avec une certitude apaisée :

« La pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre. »

Le soleil perça enfin à travers les nuages, transformant chaque goutte en éclats de cristal. Je levai les yeux, émerveillé, conscient que science et poésie pouvaient coexister dans une seule vérité : écouter la pluie, c'est écouter la vie elle-même.

Les Mots qu'il reste

Naïma GHERMA

De la fenêtre, elle voit le cerisier. Chaque matin, avant même que l'eau du thé ne frémisse, elle tire le rideau, ce vieux rideau de lin jauni par les années, et s'assoit sur la chaise de bois, la même depuis quarante ans. Le cerisier ne change jamais de place, mais il semble pourtant différent selon les jours : tantôt frissonnant, tantôt figé, tantôt en fête. Elle note dans un carnet à couverture bleu marine : « Le cerisier semble se souvenir du vent d'hier. » Ce carnet, elle l'appelle le cahier des instants, et depuis le départ de Charles, elle y écrit ce qu'elle aurait voulu lui dire.

Ce matin, elle écrit : « Une pie se pose sur la branche du haut. Elle me regarde comme si elle savait. » Elle pose son stylo, une larme suspendue à l'oeil, puis se lève lentement. Le silence emplit la maison. Sans les pas feutrés de Charles dans la cuisine, sans sa voix basse fredonnant toujours la même chanson, les murs semblent plus épais, comme repliés sur eux- mêmes.

Pourtant, elle continue à lui parler, à mi-voix, chaque jour, face au cerisier. Elle lui raconte les oiseaux, les ombres, les changements imperceptibles du ciel. Parce qu'il faut bien que quelqu'un sache que tout cela continue d'exister.

Elle n'a jamais la prétention d'écrire. Elle dit souvent, avant, en souriant : « Ce sont les poètes qui savent regarder, moi je me contente de vivre. » Mais depuis qu'il est parti, elle écrit comme on retient le sable entre ses doigts, pour que quelque chose reste, ne fût-ce qu'un grain, une rumeur. Le carnet devient un lieu, presque un autre corps, un second battement de coeur. Elle note ce qu'elle voit, oui, mais surtout ce qu'elle sent : le froid d'un matin trop bleu, le parfum furtif d'une glycine oubliée, ou la sensation étrange que le vent parfois ressemble à la voix de Charles.

Aujourd'hui, la pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre. Elle s'attarde longtemps devant cette lente coulée, comme si elle pouvait y lire un message. Elle écrit : « La fenêtre pleure avec moi. » Puis elle ajoute : « Je me demande si Charles aurait aimé ce jeudi de pluie. » Elle se souvient de ses mains, toujours tièdes, de sa façon de

frôler les vitres embuées du bout des doigts, comme pour en caresser le dehors. Elle ferme les yeux un instant. Dans le silence battu de gouttes, elle croit entendre un pas, une respiration. Mais ce n'est que sa mémoire qui, fidèle comme une horloge, revient à l'heure exacte de son absence.

Le vendredi, elle n'écrit presque jamais. C'est le jour où ils allaient au marché autrefois, et l'habitude demeure : même seule, elle prépare son cabas, choisit une écharpe, et descend lentement l'avenue. Mais ce vendredi, elle reste devant la fenêtre, incapable de bouger. Elle observe un enfant courir sous la pluie avec un ballon rouge. Elle note : « Le ballon est plus libre que moi. » Puis, plus bas, en lettres minuscules : « Il y a des jours où le monde continue sans moi, et je n'ai pas la force de le rattraper. » Elle referme le carnet et reste ainsi, les mains jointes sur la couverture bleue, comme on tient entre ses paumes quelque chose qui risque de s'éteindre.

Et voilà que le lendemain, un rayon de soleil traverse la vitre, et elle plisse les yeux comme si elle sortait d'un rêve. Elle écrit simplement : « Aujourd'hui, la lumière touche le bord de ma tasse. » Ce détail semble anodin à d'autres, mais pour elle, c'est un miracle. Elle se souvient de Charles s'émerveillant toujours des choses modestes : le chant d'un merle, la façon dont le sucre fond dans le café, ou les ombres des feuilles dansant sur le mur. Elle sourit, presque honteuse de ce sourire, et murmure : « Tu m'as appris à voir, tu sais. » Le cerisier, dehors, commence à gonfler ses bourgeons.

Elle ne croit plus au printemps depuis sa mort. Le mot lui semble vide, trop sonore, presque insolent. Et pourtant, ce matin, une branche du cerisier éclate de blanc. Pas de manière spectaculaire, non. Un seul bourgeon, timide, entrouvert. Elle reste longtemps à le fixer, comme on fixe une blessure en train de se refermer. Puis elle écrit, d'une main tremblante : « La vie insiste. Même sur les ruines. Même sans témoin. »

Elle ferme les yeux, sent un picotement derrière les paupières. Charles dit toujours que les bourgeons sont des promesses têtues, des souvenirs d'avenir. Elle le revoit, penché sur la terre de leur jardin, parlant aux plantes comme à des enfants perdus. « On ne meurt jamais tout à fait si quelque chose refleurit », dit-il un jour, entre deux soupirs.

Elle relit la phrase dans le carnet, la corrige, la rature, puis trace enfin : « Le bourgeon d'aujourd'hui, c'est toi qui l'as déposé là. » Et soudain, au

coeur brisé du jour, elle sent quelque chose comme une réponse. Ce n'est ni un mot ni un soupir, mais ce frisson étrange qu'on appelle présence.

Ce soir, elle ne tire pas le rideau. Elle veut que la nuit entre, qu'elle vienne l'effleurer, qu'elle s'étale sur le parquet comme un grand manteau. Assise face à la fenêtre, elle reste droite, immobile, le carnet ouvert sur ses genoux, mais le stylo en suspens. Le ciel est d'encre, et le cerisier, noir sur noir, ressemble à une main figée dans un dernier geste. Elle ne sait pas quoi écrire. Les mots, parfois, se taisent quand le coeur déborde.

Alors elle parle tout haut. Pas fort, mais d'une voix à peine murmurée, comme une prière sans dieu, sans but. Elle dit : « Charles, je n'ai plus peur de la nuit. C'est le matin qui me fait mal. Quand tout recommence, sans toi. »

Une étoile pâle perce soudain entre deux nuages. Elle croit d'abord à une illusion, mais elle est là, seule, comme elle. Elle note alors, lentement, gravement : « J'ai vu une étoile me répondre. Elle cligne de l'oeil, comme toi quand tu faisais semblant de dormir. »

Puis elle ferme le carnet, pose une main sur la vitre froide, et ajoute dans un souffle : « Continue à cligner, je te vois. »

Le matin suivant, la lumière est différente. Une clarté presque trop violente, comme si elle avait été déchirée du ciel, tombe en éclats sur le cerisier. Elle se lève brusquement, ne prenant même pas le temps de nouer son peignoir. Les rayons sont comme des lames, perçant la brume, et dans cette clarté étrange, tout semble figé, trop parfait. Elle s'approche de la fenêtre, se rapproche du bord, et pose ses doigts sur le verre. Le cerisier, ébloui, semble en suspension, comme une illusion.

Elle se sent soudain prise dans un tourbillon de souvenirs. Charles, debout à ses côtés, commente chaque détail de la nature avec la passion d'un poète. Il parle du vent, des feuilles, de l'heure qu'il est, tout en les observant comme si chaque élément lui appartenait. « Regarde, tout est en mouvement, tout a son heure. Nous aussi, un jour. » Il dit cela en souriant, mais elle ne comprend jamais la profondeur de ses paroles avant ce moment-là.

Les doigts de sa main glissent sur la vitre. Elle laisse les traces de ses empreintes. Puis elle écrit : « Tout est plus réel quand il n'est plus là pour

le nommer. » La phrase, lourde, s'impose dans le silence de la pièce. Elle ne peut s'empêcher de penser qu'elle vient de tuer à nouveau ce qu'elle a tant aimé, de le figer dans un instant où il n'existe plus, où il n'existera plus jamais. Mais il reste là, tout de même, dans le creux de ses mots.

Elle ferme le carnet d'un coup sec, comme pour se débarrasser d'une douleur trop vive, puis se laisse retomber dans la chaise, épuisée. Mais, avant qu'elle ne puisse détourner le regard, un souffle, presque imperceptible, effleure la surface de la fenêtre, comme si le vent lui-même souffle un dernier au revoir.

Le temps s'arrête, et elle n'est plus certaine de ce qui est réel et ce qui appartient à ses rêves. Ce matin, la fenêtre semble plus vaste que d'habitude, comme une porte ouverte sur un autre monde. Le cerisier a perdu ses fleurs, mais il n'est pas dénudé, il semble comme habité d'un secret qu'il ne veut plus partager. Un autre frisson la parcourt, plus profond, plus intime. Elle se lève doucement, prend le carnet sur ses genoux, et y note : « Le cerisier me parle maintenant en silence. »

Elle n'a plus besoin de mots, à vrai dire. Elle a appris à écouter les non-dits, les absences, la présence d'un souffle dans la pièce quand il n'y a plus de voix. Elle s'assoit une dernière fois près de la fenêtre, les yeux fixés sur l'arbre qui, comme elle, résiste. Résiste au vide, à l'absence, à la douleur. Elle se sent soudain partagée entre deux mondes : celui qu'elle voit et celui qu'elle porte en elle. Le monde intérieur est plus vaste, plus dur, et c'est lui qui apprend à s'épanouir dans l'absence.

Elle ferme les yeux, la lumière du matin caressant sa peau, et sans un mot, elle repose le carnet, y ajoutant juste ces quelques mots, simples mais lourds : « Je suis prête à regarder en silence. » Peut-être qu'un jour, quand le cerisier sera à nouveau fleuri, elle retrouvera la réponse, mais pour l'instant, il suffit de vivre le calme, d'accepter le passage du temps dans la quiétude du regard.

Elle s'éloigne, la pièce silencieuse comme un souffle suspendu, et la fenêtre reste là, ouverte sur tout ce qu'elle a perdu, et sur ce qu'elle finira peut-être par retrouver.

De l'eau à la bouche

Virginie POUJOL

Temps de chien.

Temps à rien.

Avoir envie de rien. Et surtout pas à faire mes devoirs. Le maître a demandé qu'on rende sa copie lundi, donc demain. Une rédaction sur le thème des escargots, comme s'il y avait des choses à dire sur eux.

Je fais claquer mon stylo sur les carreaux de ma page blanche en me calant sur le rythme des gouttes de pluie qui viennent frapper à ma fenêtre de toit. Un jour, je serai batteur dans un groupe de rock.

Les gouttes insistent. Au départ, elles avançaient deux par deux, en petite rangée verticale – « et en silence », comme dit mon maître quand nous sommes trop excités dans la cour.

Le bourdon qu'elles me filaient, elles l'ont utilisé pour faire du vent avec ses ailes. Du vent et du bruit. Une pétarade. Un mot plus poétique que péter. Ça me fait rire. La rédaction, toujours pas.

Je ne suis pas le seul à vouloir m'amuser. Les gouttes de pluie aussi. Alertées qu'une petite fête allait se tenir, les copines se sont ramenées. Et maintenant, elles sont des milliers à se précipiter. Les insolentes… Mais je ne vous ai pas invitées, Mesdemoiselles !

Rassemblées en une nuée, elles ressemblent à des sauterelles affamées, dévorant la transparence de la vitre, puis la lumière de ma chambre… Elles tambourinent, les tuiles au-dessus de moi résistent, mais feront-elles le poids ? Je menace les assaillantes de mon stylo, sa tête de plume métallique en guise de paratonnerre : haro mécréantes !

Je crie, mais moins fort que papa qui court dans le jardin et qui maintenant se précipite pour fermer les volets des portes-fenêtres du salon, se battant contre le vent.

— Nom d'un chien ! jure-t-il, sacré orage !

Les goinfres de sauterelles ont gagné : elles se sont engouffrées dans notre maison, transportées par le pull de mon père. Elles ont même avalé mon père : de lui, ne reste plus qu'une flaque mouvante qui demande « s'il reste encore de l'eau chaude dans le ballon ». Il se tortille tel un lombric pour enlever son jean, aussi collé à la peau que le serait un chewing-gum dans des cheveux. Un jour, dans mon école, une tête de turc s'en est prise un dans sa tignasse, on l'avait rasé comme un bonze.

Mon père, en slip, court encore – cette fois, jusqu'à la salle de bains

– et à mi- douche, pousse un autre juron. Ma soeur a encore pris un bain. La prochaine fois, son bain, elle ira le prendre dehors, de ce que je comprends.

Enfin sec, mon père rentre dans ma chambre, parce que c'est le seul antre où un homme existe à part lui dans cette maison. Sûrement qu'on va parler foot, ou s'amuser à se tacler avec mon ballon en mousse.

— Bon, t'en es où de tes devoirs ?

Humeur de chien, visiblement. S'accorde avec le temps. Gronder : verbe du premier groupe. Je suis dans le second, celui des pitres : je lui montre le sujet et mime les yeux révulsés combien j'en bave. Un éclair traverse les yeux de papa :

— Viens, je vais te montrer une vidéo sur mon ordinateur.

Vu son air, ce n'est sûrement pas pour m'inviter à jouer à Mario Bros [1]. Papa est passionné de météo.

C'est une vidéo d'orage qu'il me présente. Un nuage en forme d'escargot avance très vite dans le ciel. Bien plus vite qu'un escargot, en vrai.

L'horloge sonne 17 heures. Je pousse un petit cri. Papa se redresse fièrement, pensant m'avoir impressionné avec cette image. Mais en vrai, c'est parce que le mauvais temps a eu raison du bon temps ! On a oublié le goûter ! À moi de me tortiller comme un ver. Papa pianote. Je ne vois qu'une solution : amener discrètement la conversation sur le terrain alimentaire.

— Ce nuage en escargot, on dirait un pain aux raisins… mais sans les raisins.

— Sauf ceux de la colère de Dieu, me dit papa. Il sourit. Il est fier de son bon mot, mais à ce qu'il paraît, je n'ai pas la référence [2] pour comprendre. Lui non plus, question poésie juvénile. « Un esprit sain dans un corps rempli », ou quelque chose comme ça, avait écrit Juvenal[3], un paquet de quatre heures après Jésus-Christ. Évidemment, mon père était trop vieux pour écouter la leçon d'histoire de l'an passé.

— Tu goûteras quand tu auras écrit ta rédaction.
Aaargh… ! Mon père a des antennes. Un ange passe et il a la bonne idée de susurrer une question à mon oreille.

— Papa, pourquoi les escargots sortent quand il pleut ?

— Ah ! voilà une bonne question !

Et mon père m'apprend :

— Le corps d'un escargot contient bien plus d'eau que le corps d'un homme. C'est un mollusque, c'est-à-dire qu'avant de coloniser le sol, il vivait dans l'eau de mer. Et sais-tu comment il a pu s'adapter pour vivre hors de son milieu d'origine ?

Je secoue ma tête, soudainement captivé.

— En emportant de l'eau dans sa coquille ; cette eau, c'est du mucus ; l'escargot baigne dedans. Mais quand il sort sa tête, vois-tu, c'est là que les problèmes commencent : il peut sécher.

Je me retiens de sourire en repensant à papa tout à l'heure qui n'aspirait qu'à être sec, lui.

— Et s'il sèche, il meurt. Mais s'il pleut, que se passe-t-il ? L'humidité de l'air et celle du sol augmentent tandis que leurs températures diminuent. Résultat : l'eau qui est présente dans l'atmosphère s'évapore lentement, et l'escargot peut sortir de sa coquille sans craindre d'être desséché. Toutefois, il n'aime pas quand il y a trop d'eau, car il a perdu sa capacité à

s'immerger, c'est pourquoi il attend la fin de la pluie. Je vais t'expliquer maintenant à quel point la nature est bien faite. Je ne sais plus de qui est cette phrase, « la pluie tombe, chaque goutte est un mot du ciel qui s'adresse à la terre », mais pour l'escargot, la pluie est une page de bonheur. Avec un crachin ou après une bonne averse, le sol devient mou et doux, et l'escargot apprécie de glisser dessus ; les champignons et les feuilles sont ramollis et il se fait moins mal aux dents en les mangeant ; ses prédateurs comme les oiseaux et les lézards – qui préfèrent rester au sec – l'oublient le temps qu'il ponde ses oeufs.

Papa parle vite et donne beaucoup d'informations à la fois, mais je m'accroche. Pour l'instant, j'arrive à peu près à suivre. Heureusement, il fait une pause. En vrai, il prend surtout un air grave.

— Elle est bien faite la nature, pourtant on la détruit… Une coquille ne protège malheureusement pas l'escargot du réchauffement climatique : plus le temps est sec et chaud, plus les gastéropodes souffrent. Ce réchauffement amène des migrations : certaines espèces du Sud ont fait le voyage jusqu'en Belgique ! L'une d'elles est carnivore…

Devant mes yeux écarquillés, mon père enchaîne, heureux d'avoir un auditoire :

— Depuis toujours, les escargots se protègent en se mettant le plus possible à l'ombre. Ils se mettent sous des pierres, sous des feuilles. Et… même dans le sable !

— Car, ajoute papa en levant son index en l'air, il y a des escargots – comme la caragouille rosée, un joli nom tu ne trouves pas ? – qui vivent dans nos dunes côtières et arrivent à supporter une température allant jusqu'à 50 °C.

— Il y a mieux encore ! complète papa en levant les deux bras en l'air : il y a des espèces avec un nom de trou de fesses[4], qui supportent de vivre sous une température de 70 °C dans des déserts israéliens.

Puis papa m'enseigne les ondées, les giboulées, les tempêtes, les tornades, les coups de tonnerre, la densité des masses d'air… et même l'enthalpie. L'impact de la pollution, de la démographie galopante du monde aussi ; je

ne connais pas ce Fred Vargas, ni cette Charlotte Gainsbourg, qui parlent d'une troisième révolution[5]. À peine si on a étudié la première en classe.

En écoutant papa, je me mets à aimer la pluie car quand elle tombe, chaque mot de mon père est une goutte d'encre sur la terre de mes devoirs.

En écoutant mon ventre vide qui, lui, a réduit de volume et n'a plus d'énergie, je me mets à préférer les escargots à la thermodynamique. Compliqué ce mot à écrire. Il n'y a plus d'encre dans la cartouche du stylo. La pluie a cessé. Je prends papa au pied de la lettre, qui me répète qu'il faut savoir écouter les signes que la nature envoie en réponse à la guerre qu'on lui fait. Je propose un traité de paix par le biais d'un trait d'union.

— On peut peut-être aller en chercher, des escargots, papa ?

Temps à escargots persillés. J'ai droit à du rab. Ma soeur n'aime pas ça. Elle n'a pas eu ma chance, les écouteurs vissés sur ses oreilles, restée au chaud avec maman. Papa avait raison pour les escargots : il y en avait plein, des petits et couleur du ciel. On en a laissé.

— Il faut toujours en laisser, si tu veux en trouver d'autres, un autre jour de pluie.

Papa était content que je lui propose cette sortie – entre hommes, on était bien.

— Tu vois, m'a-t-il dit, rien ne vaut de confronter les théories avec une vraie bonne expérimentation terrain.

Sitôt revenu, le soleil est déjà prêt à repartir. C'est l'heure pour lui d'aller se coucher. Moi, j'ai droit à un peu de surplus temporel pour me relire. Et des bisous aussi. Ceux de maman sentent particulièrement bon. Ce soir, j'ai eu droit à un bisou papillon ; maman a frotté ses cils contre les miens. Papa n'a pas pu s'empêcher de vouloir me parler de l'effet papillon. Maman l'a poussé hors de ma chambre et a éteint la lumière, me laissant avec des étoiles plein les yeux.

Demain, c'est lundi.

Ma rédaction est finie.

Je la lirai devant la classe, sous une pluie d'applaudissements.

Notes de bas de pages

[1.] La formulation « Mario Bros » appartient à la marque homonyme (cf. Nintendo).

[2.] Allusion au roman de John Steinbeck « Les Raisins de la colère », traduit depuis l'oeuvre originale écrite en anglais « The Grapes of Wrath », publiée en 1939 et récompensée par le prix Pulitzer en 1940.

[3.] Inspiré de la phrase *Mens sana in corpore sano* du poète romain Juvénal, citation extraite de sa dixième Satire, traduite en « un esprit sain dans un corps sain ».

[4.] Les espèces concernées appartiennent au genre *Sphincterophila*. (Merci en particulier à ces sources d'information : Les Escargots terrestres face au soleil ; Gérard Guillot, Zoom-nature(.fr) ; 13.09.2021, d'après notamment : From sea to land and beyond – New insights into the evolution of euthyneuran Gastropoda (Mollusca). Annette Klussmann-Kolb *et a*l. BMC Evolutionary Biology, 2008, 8:57).

[5.] Cette partie fait référence à l'histoire « Nous y voilà, nous y sommes », dont le texte a été écrit par Fred Vargas en 2008 et qui est racontée par Charlotte Gainsbourg (réalisation : Henri Poulain, StoryCircus. Production : Imagine2050 (.fr). Vidéo publiée le 16 décembre 2018 sur Youtube, et toujours tellement d'actualité…). Dans la nouvelle « De l'eau… à la bouche », le garçonnet s'imagine que « Fred » est un homme ; en réalité, il s'agit de Frédérique Vargas, archéozoologue et romancière française.

Les textes publiés dans ce receuil relèvent de la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

L ’association AAM décline toute responsabilité quant aux idées, opinions ou faits exprimés dans les nouvelles.

Tous droits réservés

http://www.anciensmeteos.info

http://www.anciensmeteos.info



Bulletin
quadrimestriel
publié par l'association
des anciens
de la météorologie

7 rue Teisserenc de Bort
CS 70588
78197 Trappes Cedex

Directeur de la publication
Jean-Louis Champeaux

Rédacteur en chef
Pierre Chaillot

Réalisation :
Pierre Chaillot
Jean-Louis Champeaux
Michel Déqué
Michèle Gaubert
Jean-Paul Giorgetti
Joël Hoffman
Maurice Imbard
Jean-Louis Soubiès

conception, réalisation : DG/COM/CGN (Météo-France)
impression : imprimerie Lecha Toulouse
ISSN 2779-3982

arc en ciel, numéro spécial N° 18 - octobre 2026